

RABAH BELAMRI

**L'ASILE  
DE PIERRE**

roman

*nrf*

GALLIMARD



## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

REGARD BLESSÉ, *roman* (prix France-Culture), 1987.

*Chez d'autres éditeurs*

LE SOLEIL SOUS LE TAMIS, *récit d'enfance*, Publisud, Paris, 1982.

LES GRAINES DE LA DOULEUR, *contes algériens*, Publisud, Paris, 1982.

LA ROSE ROUGE, *contes algériens*, Publisud, Paris, 1982.

SEPT POÈMES, Éditions d'art B.G. Lafabrie, 1983.

LE GALET ET L'HIRONDELLE, *poésie*, L'Harmattan, Paris, 1985.

L'OISEAU DU GRENADIER, *contes algériens*, Castor Poche Flammarion, Paris, 1986.

PROVERBES ET DICTONS ALGÉRIENS, L'Harmattan, Paris, 1986.

JEAN SÉNAC, ENTRE DÉSIR ET DOULEUR, *étude*, O.P.U., Alger, 1989.

L'OLIVIER BOIT SON OMBRE, *poèmes*, Édisud, 1989.

L'ASILE DE PIERRE



RABAH BELAMRI

L'ASILE  
DE PIERRE

roman

*nrf*

GALLIMARD



*A Yvonne*

*« D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange  
Montant comme la mer sur le roc noir et nu ? »*

Charles Baudelaire  
*Les fleurs du mal*





I

*L'asile de pierre*



Le car s'arrête près du sycomore. Hamel, debout, remercie le chauffeur d'un signe de tête et descend sur la chaussée déserte. Son cabas noir à la main, il s'engage sans hâte sur le chemin de terre entre les mûriers. Le chauffeur suit du regard la frêle silhouette progressant vers le portail rouillé. Les choses se passent toujours ainsi. La même question qui remue dans l'esprit. Le désir de savoir par sympathie. Une pitié secrète. Il a l'habitude de saluer l'homme au cabas noir. Parfois, à la grande halte, il l'aborde, lui propose une cigarette, un café, l'interroge sur la politique, sur la pénurie. Mais la question qui le harcèle, la seule qu'il désire réellement poser ne franchit jamais ses lèvres. Voilà deux ans que Hamel emprunte son car, au moins une fois par mois, pour se rendre à l'asile de pierre. A cet endroit écrasé de soleil, battu des vents, il ne descend presque jamais personne. Ceux qui entrent dans la bâtisse grise, disent les gens, n'en ressortent plus, oubliés de Dieu et des hommes comme ce paysage abandonné au maquis et à la rocaïlle. Qui va-t-il voir derrière ces murs aveugles ? Peut-être sa vieille mère qui a perdu la

raison. Dieu conserve-nous notre lucidité ! C'est sans doute ce malheur qui lui donne cet air douloureux et vulnérable. Un oiseau blessé.

A nouveau, Hamel récapitule mentalement le contenu du cabas : les chaussures, le foulard jaune à franges, le papier hygiénique, les revues, les trois grenades achetées sur la route, les piles, le café, les gaufrettes et... la pochette de cuir. La chèvre du gardien, couchée près de la fontaine, le regarde un moment puis laisse échapper un faible bêlement qui réveille, en douceur, son maître allongé sur le gravier, la tête posée sur un vieux pneu, le visage voilé par une aile de turban. Le vieil homme se découvre et s'assoit.

— Ne te dérange pas, oncle Slimane, s'empresse de dire Hamel, la main déjà tendue.

— Cette chèvre m'avertit de tout. Elle est plus efficace qu'un chien. Avec elle, à mes côtés, je peux dormir n'importe où, je ne risque rien. C'est une bonne créature !

Slimane évite de regarder Hamel en face. Ses yeux sont embués. Hamel le remarque.

— Ça va bien, oncle Slimane ?

— Nous rendons grâce au Seigneur de tout ce qu'il nous donne, mon fils. Pourquoi se plaindre. Lui seul est maître des destinées.

Hamel s'accroupit, le dos contre le portail, et sort du cabas un paquet.

— Voilà pour faire chanter la tête et le cœur. Tu vois, je n'ai pas oublié.

— Dieu te bénisse, dit le vieil homme.

Il porte le paquet à son nez. Il le hume longuement.

— C'est du vrai et du bon. Même à travers le papier, ça se sent. A Gaâ, même le faux est épuisé. Je me suis rabattu sur le thé, mais rien ne vaut une goutte de café. Dieu te bénisse !

Il parle en regardant au loin. La chèvre approche et frotte ses cornes contre l'épaule de son maître. Il lui montre le paquet. Elle le lèche, il se met à rire.

— Oui, c'est du café, ma fille. Même toi, tu l'as senti !

Hamel ne bouge pas. Il attend. Slimane ne dit plus rien. D'habitude, dès qu'il l'apercevait, il lui donnait des nouvelles, le rassurait. Il lui disait :

— Ce matin, je l'ai vue. Elle était belle dans sa robe bleue. Elle jouait aux billes avec les infirmiers... Hier, je l'ai entendue chanter. En quelle langue, je ne peux te le dire ! Elle change tout le temps de langue... L'autre jour, elle n'avait pas son petit miroir rond sur le front. Elle a dû le casser. J'espère que tu lui en as ramené un autre...

Pour cacher son émotion, le vieil homme pose son paquet de café, fouille longuement dans ses poches avant de trouver la boîte à tabac et le papier à cigarettes. Hamel n'ose pas poser de question, ni même regarder Slimane, réfugié dans un silence angoissant, les doigts roulant gauchement une cigarette. Son trouble s'intensifie. Il se redresse, s'empare du cabas et pousse le portail. Le gardien se lève à son tour et court derrière lui.

— Maître Hamel ! Maître Hamel !

Hamel s'arrête, se retourne, la poitrine prise dans un étau. Le vieil homme s'arrête lui aussi, puis se ravise et

avance lentement en s'efforçant de sourire. Il touche Hamel à l'épaule et dit d'une voix un peu tremblante :

— Merci encore pour le café. Puisse Dieu te protéger, mon enfant !

— Il ne lui est rien arrivé ?

Seules les lèvres de Hamel ont remué. Les sons sont restés coincés dans la gorge.

— A Dieu, nous appartenons, et à Dieu, nous retournons, répond Slimane à la question qu'il a lue sur les lèvres. Il se tait, essaie de dominer son trouble, puis ajoute d'une voix éteinte, chargée de douleur :

— La roumia est morte.

Une larme roule le long de son nez et se perd dans sa moustache.

Hamel lâche le cabas, s'élance à travers la cour vide, passe devant l'infirmerie, gravit l'escalier en haletant. Dans le couloir, il trébuche sur un obstacle invisible, rétablit son équilibre en se tenant au mur et poursuit sa course désespérée.

— Marie ! Marie !

Les appels résonnent uniquement dans sa tête. Comme dans un rêve, les sons affolés palpitent contre les parois du corps anesthésié qui les empêchent de sortir. La porte de la chambre frappe le mur et rebondit. Les yeux de Hamel s'agrandissent. Les objets commencent à dériver autour de lui : le lit métallique avec ses ressorts affaissés, le matelas noirâtre plié sur la table, le placard béant et vide, la fenêtre étroite avec ses barreaux, les murs rendus à leur nudité poisseuse. Hamel se voûte et tombe sur les genoux. La lumière vibre, craquelle tel un palais de verre

sous l'effet d'une secousse tellurique, avant d'éclater en tressons ardents qui s'engouffrent dans le corps. Un long hurlement se répercute dans le pavillon.

Quand Hamel revient à lui, il est étendu sur un matelas au milieu de la chambre, entouré d'un groupe de femmes assises à même le sol. L'infirmier et le gardien de l'asile, debout, sont appuyés au chambranle de la porte. Le cabas noir est posé sur le lit.

— Elle est donc vraiment partie ? dit Hamel distinctement.

Il s'est adressé à une femme vêtue d'une robe bleue. Il tend la main, caresse le tissu de la robe, puis prend entre les doigts les franges du foulard jaune que porte la femme. La robe et le foulard appartenaient à Marie. Il le sait. Elle offrait à ses compagnes ses vêtements et lui demandait ensuite d'en acheter d'autres.

— La roumia n'est pas morte ! dit vivement l'une des femmes. Elle est partie à Paris dans l'avion qui est passé tout à l'heure. Je lui ai dit de m'apporter une poupée et un poste pour écouter les chansons.

— Que Dieu t'envoie la peste et le poison ! Elle ne s'appelle pas la roumia, dit une autre en couvrant de sa main son menton et sa lèvre inférieure pour mieux signifier sa stupéfaction et son désaccord. Elle s'appelle Marie ! Marie !

— Elle reviendra vendredi, dit pensivement une vieille toute menue.

— Elle ne reviendra jamais, réplique avec véhémence



celle qui porte les habits de Marie. Elle est en enfer ! Elle regardait toujours le ciel. Je lui disais : ce n'est pas bien de regarder le ciel. Dans le ciel, il y a des gens nus, sans tête. Azraïne l'a déjà jetée dans le feu.

— Non, dit l'infirmier. Elle n'est pas encore dans le feu. Azraïne va d'abord lui mettre l'électricité sur la pointe des seins. Il faut qu'elle parle. Puis, il lui dira de faire la prière, de poser le front sur une braise. Et pour finir, elle devra franchir le pont. C'est un pont très long et mince comme le rasoir. Si elle n'a fait que du bien, elle le traversera sans une seule égratignure. Mais, si elle n'a fait, ne serait-ce qu'un seul gramme de mal, elle tombera dans les flammes.

Slimane hoche la tête, accablé. Il exhale un profond soupir et s'en va.

Une femme assise à l'écart, demeurée jusque-là silencieuse, se met à sangloter en balançant le buste d'avant en arrière. Au bout d'un moment, elle change de posture de manière à faire face à la fenêtre, et un chant grave et douloureux monte avec peine de sa poitrine. Un oiseau fabuleux dont les ailes ont bu toutes les larmes de la terre.

L'ange de la mort a frappé à la porte du palais des fous. Qui es-tu ? a dit mon oncle Slimane qui garde nuit et jour la porte du palais des fous. Je suis celui qui capture les âmes. Qui viens-tu chercher ? a dit mon oncle Slimane qui garde la porte du palais des fous. Je viens chercher Marie, la sœur d'Alja. Marie est bonne, a dit mon oncle Slimane. Laisse-la vivre encore. Va prendre Alja. Elle est méchante et ne sait ni chanter, ni danser, ni faire des images avec des couleurs. O notre Maître, l'ange de la mort ! Laisse-nous

Marie. Ouvre tout de suite ou je te prends l'âme, toi aussi ! Mon oncle Slimane a ouvert la porte du palais des fous, et il a été se cacher derrière sa chèvre. Et la chèvre disait en pleurant : ô notre Maître le plus resplendissant des anges ! Ne prends pas Marie. Prends-moi à sa place. Je ne suis qu'une méchante chèvre. Dans la chambre, la mort est entrée. Elle a touché le petit orteil de Marie, et le froid a coulé dans le pied. O pied petit et lisse ! Elle a touché le deuxième orteil, et le froid est monté dans le mollet. O mollet ferme et arrondi ! Tu réveilles l'envie. Elle a touché le troisième orteil, et le froid a coulé dans la cuisse. O cuisse pleine de chair et de vie qui réveille l'envie ! Elle a touché le quatrième orteil, et le froid a coulé dans le ventre. O ventre blanc et tendre ! Elle a touché le cinquième orteil de ma sœur, et le froid a inondé le cœur. O ton cœur fleuri de lumière !

La pleureuse interrompt son thrène. Au même moment, une jeune femme au front bleui de tatouages se dresse et se met à danser devant l'infirmier en faisant tinter ses bracelets et en balançant avec impétuosité ses seins lourds. La pleureuse déplie ses jambes, les écarte et reprend son vocero en battant de ses mains ouvertes ses cuisses nues.

O ma sœur, fille de ma mère ! Tu es partie en me laissant ton feu au foie. J'ai tété ton sein. J'ai dormi sur ta poitrine. O ma sœur, fille de ma mère ! Maintenant que tu es partie, vivre est amer dans ma gorge. Tu m'épouillais. Tu me peignais. Tu me lavais. Tu me mettais du rouge sur les joues. Quand je tombais malade, tu me soignais, tu m'apportais la chorba à la menthe. O tes mains déli-

cieuses ! Maintenant qui pensera à Alja ? Qui m'apportera des gaufrettes, le jour de l'Aïd ? Qui m'achètera des chaussures pour me préserver des épines ? Qui pleurera sur moi, le jour de ma mort ? Qui me couvrira du linceul blanc ? O ma sœur Marie ! Tu étais la plus belle. Ton éclat a fait pâlir de jalousie les épouses du roi Haroun et du guide suprême. Tu parlais aux étoiles. Supplie Bourak, le cheval ailé du prophète, de te ramener afin que mes yeux se rassasient de ta vue. O cheval ailé, enfant du paradis, entends ma sœur qui t'appelle des confins de la prairie bleue.

La danseuse, exténuée, gémit sur l'épaule de l'infirmier qui lui caresse avec délicatesse la hanche, les paupières mi-closes. Les petits cris de délivrance s'apaisent. Le silence emplit la chambre. La pleureuse est prostrée, le front sur les genoux. Les autres femmes sourient, le regard perdu au loin. Hamel semble reposer au fond d'un puits abyssal. Tout à coup, comme émergeant brutalement d'un rêve, l'infirmier s'agite et se dégage avec énergie de la femme affalée sur lui. Des pas lourds résonnent au bout du corridor. Les femmes se mettent debout d'un même élan et quittent hâtivement la chambre. Le médecin apparaît, une longue pipe à la main. Il s'assoit sur le bord du lit en souriant avec timidité à Hamel, toujours allongé sur le matelas au milieu de la chambre.

— Tu dois te demander pourquoi je ne t'ai pas prévenu, dit-il presque en murmurant. Je n'étais pas tenu de le faire. Tu n'es pas un parent. Je te permettais de lui rendre visite parce que ça lui faisait plaisir. Tu dois te dire : cet

homme qui a toujours eu de la sympathie pour moi n'est en fait qu'un salaud.

Hamel ne répond rien, n'esquisse même pas un geste. Son corps semble vidé de toute substance de vie.

— C'est elle qui m'a supplié de n'en rien faire. Elle a dit : je ne veux pas qu'il me voie morte. S'il me voit morte, jamais plus il ne me retrouvera vivante. Dites-lui, docteur, que je suis partie vers la prairie bleue. Qu'il attende mon retour ou alors qu'il vienne à ma recherche au-delà des sept mers et des sept montagnes...

Le docteur opine de la tête : après tout, pourquoi pas. Hamel ferme les yeux, pense au cheval ailé avec sa tête de femme aux traits délicats et ses ailes puissantes. Il lui offrira du blé et de l'orge grillé ou des crêpes trempées dans le miel. Il montera sur son échine musclée et franchira les sept mers et les sept montagnes.

En fin d'après-midi, Hamel, accompagné du vieux gardien et de la chèvre, se rend avec difficulté au cimetière de l'asile, de l'autre côté d'un ravin abrupt envahi par les genévriers. Les tombes les plus anciennes sont presque invisibles sous les ajoncs et l'armoise. Celle de Marie avec ses pierres dressées, effleurée par les derniers rayons du soleil, avoisine un azerolier solitaire.

— Je l'ai descendue au fond de la tombe de mes propres mains. Je l'ai enterrée comme une vraie musulmane. Et le soir, j'ai récité un chapitre de la parole de Dieu pour le repos de son âme.

Hamel se penche sur la tombe et ramasse une poignée

de terre qu'il répand sur sa poitrine par l'échancrure de la chemise sous le regard douloureux de Slimane.

Hamel regarde le ciel étoilé. Il est étendu sur le lit étroit du gardien, près de la fenêtre. Une lampe vissée dans une niche, au-dessus de sa tête, diffuse avec parcimonie une lumière jaune. Slimane, enroulé dans un burnous, est couché sur une natte d'alfa, de l'autre côté de la fenêtre, dans la cour de l'asile, la chèvre ruminant à ses pieds. Par moments, l'un des deux hommes prononce une phrase lapidaire. L'autre lui répond ou garde longtemps le silence avant de dire quelque chose à son tour ou simplement de soupirer. Ils ne discutent pas vraiment, et les mots qui montent de part et d'autre de la fenêtre dans la nuit semblent émaner de la même bouche, de la même blessure. Les mots et les soupirs s'espacent, s'éteignent. Hamel tend la main vers le cabas posé par terre. Il saisit la pochette de cuir dont le grain lui est si familier, hésite. Il ferme les yeux et le rêve étrange revient sous ses paupières.

Une aire de battage au bord d'un oued sec, entourée de blocs de pierre noire. Ils sont tous là, nus, chacun adossé à un rocher, comme enchaînés par d'invisibles liens. Sur le sol, entre eux, le manuscrit avec son titre tracé en grosses lettres rouges, lisible de loin. Hamel, surpris de voir son manuscrit à cet endroit — il a pourtant bien pris soin de le ranger dans une valise —, se dégage avec effort de l'attraction de son rocher et va le ramasser. Il a un doute. S'agit-il bien du livre qu'il a achevé cet après-midi ? Il

veut l'ouvrir pour en lire les premières lignes. Mais voilà que tous, autour de lui, d'une même voix l'exhortent :

— N'ouvre pas le livre ! Oublie-nous et va en paix !

Hamel cède à son désir. Ses doigts tremblent. Il soulève la couverture et le livre prend feu. Il refuse de le lâcher et ses mains brûlent. Il se réveille, bouleversé, se précipite sur la valise et sort la pochette de cuir où cet après-midi il a glissé son manuscrit. Il palpe le livre à travers l'enveloppe de cuir et referme la valise.

— Je le relirai en le lisant à Marie.

Et depuis, chaque fois qu'il a rendu visite à Marie, il l'a apporté avec lui sans toutefois se résoudre à l'ouvrir, malgré son envie. Le songe ? La pudeur ? Son âme habituée au silence ? La peur de raviver la brûlure ? La peur d'avoir menti ?

Il extrait le manuscrit de la pochette de cuir et s'assoit dans le lit. Un silence épais et noir se pose sur l'asile, absorbant dans sa masse la rumeur du monde. Seul Hamel continue à respirer, à vivre dans une oasis, au cœur de cette immensité muette. Il avance sur des chemins enchevêtrés.



## II

*Le livre des yeux et de la mémoire*





Une cour spacieuse, entourée de pièces sombres. Hamel suivait ses sœurs. Elles sortaient dans la nuit en groupe. Elles chuchotaient. Elles s'accroupissaient l'une à côté de l'autre sous le figuier, près du bassin, au fond de la cour, et urinaient. Hamel restait debout. Le bruissement de l'urine sur le gravier l'emplissait d'une musique intime, amicale, parfois interrompue par un pet intempestif qui soulevait une vague de rires et d'imprécations étouffés. Il s'oubliait souvent, laissait sa tête revenir en arrière. Quand sa rêverie se prolongeait, l'une ou l'autre de ses sœurs lui rappelait sans rudesse qu'il ne fallait pas fixer ainsi les étoiles. Elles risquaient de se décrocher du ciel, de tomber dans ses yeux, de le rendre à jamais aveugle. Alors il revenait lentement à lui, remontait sa gandoura et urinait à son tour, ses sœurs s'exclamant sur la force ou la faiblesse de son jet.

Certaines nuits, avant de regagner leur chambre, les filles s'approchaient à pas feutrés d'une pièce séparée du corps de logis, qu'une treille laissée à l'abandon enveloppait de toutes parts. Elles collaient l'oreille contre la porte,

puis s'en éloignaient en s'efforçant de ne pas rire bruyamment.

— Il ronfle toujours. Les djinns ont trop peur de lui pour lui faire du mal.

Saci, le jeune berger, dormait dans cette pièce que l'on disait hantée. La tante Aïcha aimait répéter devant ses nièces et son neveu, un frisson de frayeur dans la voix, qu'une nuit, se trouvant seule dans la cour, elle avait entendu quelqu'un gémir et émettre des râles de mourant dans la pièce hantée. Quand Mouma la surprenait dans de telles confidences, elle la clouait du regard et enlevait promptement Hamel. La tante détournait la tête en feignant l'indifférence ou explosait :

— Ce n'est pas la peine d'allumer tes yeux ! Je n'ai tué ni ton père, ni ta mère !

Hamel sentait bien qu'il y avait un mystère autour de la pièce isolée, cachée sous la vigne. Il avait déjà remarqué comme Mouma intervenait avec brutalité chaque fois qu'on évoquait devant lui le passé de ce lieu. Un jour, sans crier gare, elle avait empoigné par les nattes l'une des filles trouvée en train de parler à Hamel d'une femme toute noire, une folle, qu'on avait enfermée autrefois dans la pièce hantée. La fille s'était mise à hurler en traitant la femme de son père de jeteuse de sort, de sorcière. Et Mouma, animée d'une rage muette, l'avait traînée jusqu'à la porte sous les yeux de l'enfant interdit.

Une folle enfermée. L'enfant avait déjà entendu cela. C'était dans le jardin où la tante Aïcha s'était retirée avec une parente venue lui rendre visite. Hormis Hamel qui paraissait absorbé par ses jeux, il n'y avait personne

alentour. La tante parlait d'un feu qui la consumait du dedans, d'un mariage qu'elle n'avait pas souhaité, d'une fille belle et gaie, accusée de folie et enfermée jusqu'à sa mort, de Mouma, de cœur noir, de sorcellerie, de péché que Dieu ne saurait pardonner. Elle essuyait ses larmes avec le grand mouchoir jaune qui pendait à sa ceinture en toutes saisons. L'autre femme répétait *Dieu est grand* en balançant douloureusement la tête.

Hamel ne posait jamais de questions, mais son esprit enregistrait tout, engrangeait les allusions, les bribes de phrases, les soupirs, les silences. Il était très attentif à la parole de la tante Aïcha, surtout en l'absence de Mouma. Car, dans la maison, nul ne paraissait aussi habité par le souvenir de la mystérieuse femme noire, la folle, que la tante Aïcha. Quand cette femme revenait dans ses songes, il ne pouvait s'empêcher de la rapprocher de Chibouta, la petite ogresse, dont Saci le berger lui racontait l'histoire chaque fois qu'il l'en suppliait.

Le berger est assis sur le bord du bassin, un quart de galette fumant sur le genou. De temps en temps, il en coupe un bout qu'il porte à sa bouche. L'enfant, installé sur l'escarpolette, à l'ombre du figuier, écoute.

Yahia, qui avait de longues moustaches, captura Chibouta, la fille de l'ogresse, sur les collines. Elle avait pour habitude de venir narguer ses chiens. Sept chiens, gros et puissants. Elle imitait leurs abois et les rendait fous. Ils se lançaient derrière elle sans jamais la rattraper. Elle disparaissait, avalée par la terre. Or, un jour, Yahia se

cachea dans les collines avec ses chiens silencieux et la captura. Il la ramena à la maison au bout d'une corde et l'enferma. Il ne voulait pas la tuer parce qu'elle était toute jeune.

Séparée de sa mère, Chibouta passait son temps à pleurer, à chanter sa peine. Et toutes les nuits, l'ogresse s'approchait de la maison pour prendre de ses nouvelles.

— Chibouta! Chibouta! Comment vas-tu, ma fille?

— O mère! Je suis attachée avec une grosse corde dans une pièce obscure.

— O ma petite! Si Yahia n'était pas gardé par ses chiens, je lui arracherais un à un les poils de ses moustaches.

Les chiens donnaient aussitôt la chasse à la vieille ogresse qui disparaissait dans la nuit.

— Chibouta, je la connais, dit soudainement l'enfant.

— Comment ça? C'est une ogresse. Si elle te voit, elle te mange. Tu n'as pas pu la voir.

— Je l'ai entendue chanter et pleurer. Je l'ai vue aussi. Elle était toute noire. Elle était couchée là-bas où tu dors. Sur un matelas.

Le berger interroge du regard la tante Aïcha en train de traire la vache près du bassin. Elle soupire et jette un coup d'œil vers la porte de la cuisine. Au même instant, Mouma apparaît, une casserole à la main. Le berger s'agite, inquiet. Devant lui, sur l'escarpolette, l'enfant, tout à fait paisible, semble regarder au-dedans de lui-même.

Quand il allait jouer dans la cour, Mouma lui recommandait de ne pas s'éloigner de la porte de la cuisine. Elle l'autorisait rarement à s'aventurer seul dans la maison. Deux ou trois fois, échappant à la vigilance de Mouma, entraîné par ses jeux ou sa curiosité, il s'était approché de la pièce masquée par la vigne où jamais personne, excepté la tante Aïcha, ne se rendait. Avec sa paume, il avait frappé de petits coups sur le bois dur de la porte, puis écouté. Quelqu'un chantait, pleurait en sourdine de l'autre côté, quelqu'un qui murmurait parfois son prénom, quelqu'un qui le connaissait. La rumeur se répandait dans son corps et lui donnait envie de fermer les yeux, de dormir, le front appuyé contre la porte.

Certains jours, des cris stridents suivis d'éclats de rire traversaient la porte interdite, la cour, et parvenaient jusqu'à Hamel que Mouma s'empressait de faire rentrer dans la cuisine. Et puis, un matin, à son réveil, il avait trouvé Mouma et la tante Aïcha en train de discuter avec animation en présence du père grave et silencieux comme à son habitude. Ses sœurs, également présentes, ne disaient rien. Ils étaient tous debout. Mouma gesticulait. Elle avait l'air hargneux. La tante Aïcha semblait lui tenir tête. Hamel comprit tout de suite qu'on parlait de lui. Il referma les yeux et demeura sous la couverture, le cœur battant de plus en plus vite. Ce qui s'était passé ce jour-là, la mémoire de l'enfant, évacuant les images parasites, l'avait gravé avec netteté. Un lieu, un visage, des yeux, des gestes, une caresse, un sourire, une lumière.

Mouma l'avait pris dans ses bras et elle avait traversé la cour, accompagnée du père et des filles. La porte à moitié

cachée sous la vigne était entrebâillée. Au milieu d'une pièce vide aux murs griffés de signes évoquant des reptiles, une femme toute noire était étendue sur un matelas, le visage tourné vers la lumière. Assise par terre dans une attitude de prostration, la tante Aïcha avait les yeux rougis. Mouma s'accroupit, Hamel entre ses genoux. La femme noire gémissait faiblement, les paupières closes. Comme elle n'ouvrait pas les yeux, le père se pencha et lui lissa le front avec tendresse. Elle souleva ses paupières. Son regard erra à travers la chambre. D'abord vague, puis, de plus en plus tendu, scrutateur. Il s'arrêta sur chaque visage avant de se poser définitivement sur celui de l'enfant et de le parcourir à plusieurs reprises de droite à gauche, de haut en bas. On eût dit qu'elle lisait un texte invisible tracé sur le minuscule visage brun qui lui faisait face sans étonnement, sans frayeur. Elle avança la main. Ses doigts brûlants suivirent la courbe des sourcils, descendirent le long de l'arête du nez, se promenèrent sur le retroussis des lèvres. Puis, elle toucha son propre visage comme pour dénombrer les points de ressemblance avec le visage de l'enfant. Un sourire apparut sur ses lèvres, s'élargit jusqu'à ses yeux. Il avait la limpidité du soleil du matin. Elle tendit la main de nouveau, mais Mouma serra Hamel contre sa poitrine et recula avec une telle précipitation qu'elle faillit se renverser sur le dos. Elle se redressa et quitta la pièce en toute hâte, l'enfant dans ses bras.

Le jour suivant, Hamel fut confié au berger qui l'emmena avec lui dans les collines, juché sur ses épaules. Pour le distraire, Saci souffla dans sa flûte de roseau, puis captura un oisillon au bec jaune qu'il lui offrit. L'enfant ferma

délicatement ses mains sur le petit oiseau et, sans se soucier des rires du berger, lui raconta l'histoire de Chibouta, la jeune ogresse. Le conte achevé, il ouvrit ses mains en conque. L'oiseau ne s'envola pas. Il leva alors les mains très haut et dit presque avec colère :

— Va donc retrouver ta mère ! Elle est là-bas, derrière les arbres. Elle pleure.

Le soir, le maître coranique que Hamel connaissait, car sa mosquée se trouvait juste de l'autre côté du jardin, se présenta à la maison accompagné de son fils. Le père les introduisit dans la pièce réservée aux invités. Ils mangèrent du couscous et burent du café avant de commencer à psalmodier le Coran. Par moments, le père et le berger prenaient part à la récitation. La voix du père, plus sourde que d'ordinaire, vibrait étrangement. La tante Aïcha, seule femme présente, n'arrêtait pas d'essuyer ses yeux avec un mouchoir jaune. La lecture se prolongea tard dans la nuit et l'enfant finit par s'endormir sur la natte, contre la cuisse de son père.



Après le déjeuner, une dispute d'une violence rare opposa Mouma aux trois filles aînées. Les quatre femmes, saisies de convulsions, cramoisies, étaient debout au milieu de la cuisine, de part et d'autre d'une ligne invisible qu'elles n'osaient franchir. Leurs vociférations, indiscernables, résonnaient de haine, de désir d'anéantissement. Les deux autres filles et la tante Aïcha, assises par terre côte à côte, contemplaient le spectacle avec une joie à peine dissimulée, signifiée par des clins d'œil de connivence. Hamel pleurait sans bruit sur le rebord de la fenêtre où ses jeux avaient été interrompus. La dispute ne s'apaisait que pour repartir de plus belle, nourrie de nouveaux reproches, de nouvelles malédictions.

Tout à coup, la silhouette du père se dessina dans l'encadrement de la porte, dépouillée de sa tunique blanche. Le silence s'établit à l'instant même. Les filles, subitement livides, reculèrent jusqu'au fond de la pièce, poursuivies par l'index accusateur de Mouma. Le père, comme stimulé par l'épouvante qui déformait les traits de ses filles, avança lentement, les dents plantées dans la

lèvre, la ceinture luisante à la main. Le bras se redressa à la verticale dans un mouvement ralenti qu'on eût dit indécis. Puis, la lanière de cuir fendit l'air en sifflant et s'abattit avec un claquement de fouet suivi d'un cri de douleur et de supplication. Une frénésie inattendue s'empara du bras. Il s'emballa comme une mécanique dérégulée. Il se levait et se rabaissait avec une rapidité inouïe. Les filles, accroupies au pied du mur, se tordaient d'effroi, les bras tendus au-dessus de la tête.

La tante Aïcha, en vain, essayait de calmer la fureur de son frère. Elle avançait et reculait sans arrêt. Au bout d'un moment, elle réussit à s'interposer entre les filles et leur père, jambes et bras ouverts. Pendant quelques secondes, le bras qui frappait demeura en suspens, le poing crispé sur la boucle métallique de la ceinture. Puis, le corps du père pivota brusquement sur la gauche et se dirigea vers les deux filles qui n'avaient pas participé à la dispute, toujours assises par terre, serrées l'une contre l'autre. La tante accourut et barra le passage à son frère en se postant devant les filles qui s'étaient mises à pleurer.

— Laisse-les tranquilles! Tu ne parles jamais! Tu es toujours retiré dans ton coin! Et aujourd'hui que tu te réveilles pour voir dans quel état se trouve ta maison, c'est contre tes filles que tu retournes ta colère! Merci mon frère! Tes filles sont innocentes! La fautive, la responsable de nos malheurs, la voilà!

Elle désignait Mouma, la taille cambrée en une posture de victoire, les yeux étincelants. Le père se tourna vers elle, le bras menaçant. Elle ne broncha pas. Son regard, telle une pointe de feu, s'enfonça dans les yeux de son

mari. Le père soutint le regard de Mouma un instant puis, comme sous l'effet d'une hypnose, ses mâchoires se décrispèrent. Les traits du visage se détendirent un à un. La pâleur coutumière du père reflua sous le front, s'étala, dissipa le hâle de la colère. Sur les lèvres affleura un sourire fragile, énigmatique, qui rencontra immédiatement son reflet sur le visage de Mouma, conciliant en dépit de l'acuité du regard — les yeux de Mouma restaient doués d'une vie autonome, concentrée, irréductible.

La ceinture tomba sur le carrelage avec un cliquetis. Le père tressaillit, détourna la tête avec effort, marcha en chancelant jusqu'à la fenêtre où Hamel pleurait toujours en silence. Il respira profondément pour retrouver son équilibre, prit l'enfant dans ses bras et se retira.

Le père passa dans son cabinet, essuya le visage de son fils, enfila une tunique. Ils descendirent ensuite au village main dans la main et montèrent dans un taxi avec d'autres voyageurs. Assis entre son père et le chauffeur, Hamel pensait à Mouma et à ses sœurs laissées là-haut à la maison. Il aurait aimé rester avec elles. De temps en temps, un gros soupir plein de chagrin gonflait et comprimait sa poitrine. Le chauffeur riait en lui disant :

— Jeune, et le cœur déjà empli de peine ! Que ta douleur aille dans le cœur de ton ennemi !

Le père gardait le silence. L'enfant avait déjà voyagé en taxi avec son père, mais seulement pour aller au hammam, à quelques kilomètres du village. Il n'avait jamais été à Tif où son père se rendait une fois par mois pour s'approvisionner en poudres, cristaux et fioles.

Dans la grande ville, où les passagers du taxi s'étaient dispersés, le père, toujours silencieux, tenant son fils par la main, marcha longtemps, traversa de nombreuses rues, d'abord animées puis de plus en plus désertes, avant d'entrer dans une maison blanche par une porte verte, étroite, dont il avait fait résonner le heurtoir. Une femme corpulente, aux yeux passés à l'antimoine, souhaita la bienvenue au père et lui baisa la main. Elle souriait. Ses dents étaient en or. Elle demanda le prénom de l'enfant dont, de ses lèvres, elle effleura le front.

Au milieu de la cour, un garçon un peu plus âgé que Hamel, coiffé d'une casquette, jouait tout seul avec une planche posée sur des boîtes de conserve vides. La femme l'appela et, montrant Hamel, dit :

— Joue avec lui et fais attention !

Le père tira de sa poche deux pièces de monnaie qu'il distribua aux enfants avant de s'éloigner en compagnie de la femme. Le garçon à la casquette s'installa sur la planche et invita Hamel à l'imiter. Hamel refusa d'un signe de tête.

— C'est une voiture. Viens donc. N'aie pas peur. Je sais conduire.

Hamel secoua de nouveau la tête. L'autre, feignant l'indifférence, émit quelques sons pour rendre le bruit du moteur, tourna un volant imaginaire, puis bondit sur ses jambes et se planta devant Hamel.

— Si tu me donnes ton argent, je te montrerai quelque chose, dit-il d'une voix précipitée.

Hamel tendit sa pièce sans poser de questions. Son compagnon l'agrippa par la manche et l'entraîna à sa suite

en courant. Ils se rendirent dans un coin de la cour, derrière un tas de bois. Le garçon à la casquette lâcha Hamel et tira sur sa culotte qui glissa sur ses cuisses. Quelqu'un appela. Le garçon remonta hâtivement sa culotte et s'enfuit.

Un homme en blanc, portant des bracelets, les sourcils soulignés de noir à la manière des femmes, apparut. Il prit Hamel par la main et le conduisit dans une pièce vaste, éclairée par deux baies. Sur un tapis, le père, appuyé sur des coussins, souriait à un groupe de femmes noires vêtues de robes transparentes, parées de bijoux. Ils buvaient du café et mangeaient des gâteaux. La femme aux dents en or se tenait un peu à l'écart sur un sofa. L'homme en blanc fit asseoir Hamel près d'elle et alla lui chercher, dans une pièce voisine, un bol de lait et quelques gâteaux. Il s'approcha ensuite d'un meuble bas sur lequel étaient rangés des instruments de musique. Il les présenta aux femmes et resta debout sur la lisière du tapis.

La musique, introduite comme un murmure, ne tarda pas à emplir l'espace. Une femme, toute serrée contre l'épaule du père, s'était mise à chanter d'une voix cristalline. L'homme en blanc ôta ses babouches et commença à danser en agitant un foulard tenu par les deux bouts. Le petit garçon à la casquette avait passé la tête par l'entrebâillement de la porte. Le père semblait tout à fait détendu, heureux. Sa main était posée sur la cuisse de la chanteuse.

Le camion s'arrêta devant la maison. Le klaxon retentit, modulant les cinq notes de l'Indépendance. A ce signal, les hommes assis dans la benne se levèrent et d'un même élan sautèrent sur le trottoir en criant : *vive le peuple!* Tous avaient le visage brûlé par le soleil et tous avaient la tête recouverte. Turbans, bérets, calottes, chapeaux de paille. La femme qui gardait la porte étroite portait des lunettes. Elle était assise sur une chaise, une canne à la main. A la vue de ces hommes qui ne ressemblaient en rien à des citadins, à des gens bien élevés et discrets, elle se redressa, la canne pointée devant elle.

— Ici, ce n'est pas le souk!

Il y eut un murmure d'étonnement parmi les hommes, puis ce fut le silence.

— Ne peuvent y entrer que ceux qui ont l'âge, ajouta-t-elle sur le même ton autoritaire.

— Nous sommes tous des hommes, mamma, dit Mohamed le dénudé, conciliant. Le plus bébé d'entre nous, c'est celui-là, mais c'est un savant!

Il tira par l'épaule Hamel qui se tenait près du camion et le poussa vers la femme.

— Il n'a pas les mains calleuses comme nous. Il travaille avec sa moelle. Regarde, mamma, comme ses mains sont fines.

Elle ne regarda que ses yeux.

— Vous pouvez rentrer, dit-elle, soudainement radoucie, presque maternelle. Soyez polis avec les femmes. Si vous revenez au bordel, mes enfants, mettez des vêtements propres et lavez-vous un peu.

— Nous travaillons la terre, mamma, et nous venons de chasser celui qui nous exploitait, dit Mohamed le dénudé

en touchant le bras de la femme. Les autres souriaient.

Tout avait commencé la veille dans la cour de la ferme quand le caïd, moins arrogant qu'à l'accoutumée, avait convoqué ses ouvriers pour leur verser leurs salaires. Il était accompagné de Hamel, devenu son secrétaire depuis une fugue du lycée. Les hommes s'approchaient un à un de la table, prenaient leur argent, remerciaient poliment et se retiraient. Tout à coup, l'un d'entre eux, qui venait d'être payé, revint en courant et jeta à la figure du caïd son argent.

— Voleur! Tu ne m'as pas réglé tous mes jours! Saleud! traître!

Il s'empara du registre de comptabilité et le lança à la tête de son patron qui tomba à la renverse. Puis il y eut une grande confusion. Alertés, les fils du caïd se précipitèrent sur le révolté pour le corriger. Les ouvriers intervinrent et les contraignirent à battre en retraite et à se barricader. On cerna la ferme en scandant des slogans révolutionnaires:

- A bas les exploités!
- La terre au peuple!
- Vive l'Indépendance!

On brisa les vitres des fenêtres à coups de pierre. On mit le feu aux meules. Le caïd et les siens partirent dans la nuit, escortés par les soldats. Les ouvriers de la ferme, soutenus par des hommes, des femmes et des enfants qui étaient accourus du bourg en brandissant des bâtons et des drapeaux, les poursuivirent longtemps de leurs injures et de leurs quolibets. Hamel ne participa pas à l'émeute. Il observait en silence. Mohamed le dénudé, excité, lui donnait de grandes tapes dans le dos.

— Que regrettes-tu ? Fatiha aux yeux verts ou son père la barbe de bouc ?

Au matin, des responsables politiques se présentèrent à la ferme pour annoncer aux ouvriers que le domaine leur appartenait désormais, qu'ils devaient s'organiser en comité de gestion, veiller sur le matériel. On choisit cinq béliers dans le troupeau de la ferme pour fêter l'heureuse nouvelle. Et dans l'après-midi, les ouvriers, emmenant Hamel avec eux, montèrent dans le camion et se rendirent à la ville de Tif pour continuer la fête. Voir les putains et boire du vin rouge.

Hamel regarda instinctivement au fond de la cour comme s'il s'attendait à retrouver à sa place le tas de bois derrière lequel, il y a neuf ans, un petit garçon coiffé d'une casquette l'avait attiré pour lui montrer son pénis. Il ne reconnut pas les lieux envahis par de nouvelles constructions. Il y avait des chambres tout autour de la cour aux portes et aux fenêtres peintes en bleu. Il dévisagea les femmes qui attendaient devant les portes fumant ou tricotant. Aucune d'elles n'était noire. En un clin d'œil, les hommes s'éclipsèrent avec les femmes, excepté Hamel et Fil de fer qui s'était mis à cracher par terre, à parler de péché. Hamel, retiré en lui-même, ne perçut, des propos de son camarade, qu'un murmure lointain. Il ne remarqua pas non plus les appels d'un groupe de femmes inoccupées.

Mohamed le dénudé reparut le premier, rayonnant et plus excité que jamais. Il se précipita sur Hamel et le secoua avec vigueur par les épaules.

— Tu n'es pas venu ici pour rêver ! J'espère que les



femmes ne te font pas peur comme à Fil de fer. Tu vas aller avec la tatouée. Son jardin est divin.

Et il le poussa vers la femme qu'il venait de quitter.

— Ne regarde pas ses yeux, ma sœur. Ils te donneront le vertige.

Hamel s'assit au bord du lit. La femme, nue, tatouée entre les seins, s'allongea en face de lui sur une natte tendue d'un drap blanc. Dans un coin, sur une table basse, un électrophone surmonté d'un singe dansant diffusait en sourdine un chant patriotique. Le pubis épilé avait des reflets ardoise. Le regard de l'adolescent le caressa avant de s'arrêter sur le sexe. La femme cambra les reins, força l'ouverture de ses cuisses, passa la main sur son sexe, en écarta les lèvres. On eût dit qu'elle accueillait le regard de Hamel comme un membre fabuleux.

— Alors, jeune, ma rose ne te plaît pas ?

Elle tendit les bras, soupira et bascula sur le ventre.

Hamel retourna au bordel deux ou trois années plus tard, en plein ramadan. Il voyagea en train et en car avant d'atteindre, en fin d'après-midi, la ville, toute proche de la frontière de l'Est. Il était parti aussitôt après avoir entendu deux commerçants du village, qui étaient allés se ravitailler en fruits et légumes dans cette ville, parler d'une Française rencontrée au bordel qui ressemblait de façon frappante à Marie, la fille de Monsieur Pierre, disparue à l'Indépendance. Hamel ne demanda son chemin à personne. Il parcourut la ville en tous sens, hésita devant bien des portes avant de se résoudre à aborder un adolescent.

- Je cherche la maison.
- Quelle maison ?
- Où il y a des femmes.
- Dans toutes les maisons, il y a des femmes.
- La maison, la grande.
- Voilà ! Je comprends maintenant ce que tu cherches.

C'était une maison de style traditionnel avec un bassin de marbre au milieu du patio et des galeries soutenues par des poutres en bois sculpté. Certaines portes étaient obstruées par des grappes humaines. D'autres hommes attendaient, assis autour du bassin, adossés aux poutres, alignés le long des murs. Beaucoup fumaient. Très peu discutaient. Les femmes, vêtues de tuniques qui leur arrivaient à mi-cuisse, fendaient la foule en grognant pour parvenir jusqu'à la caissière à qui elles remettaient l'argent en échange d'un jeton. Marie n'y était pas. Il y avait bien une femme d'apparence européenne, mais elle n'avait de Marie que les yeux en amande, la pâleur du visage et les cheveux noirs, répandus sur les seins.

Trois hommes firent irruption dans le patio en s'esclaffant et en bousculant les gens. La gardienne et la caissière firent mine de ne rien remarquer. C'étaient des policiers en civil. Ils dévisagèrent certaines personnes avec insolence, réclamèrent à d'autres leurs papiers d'identité, interpellèrent des femmes qu'ils pincèrent aux seins, puis s'en allèrent, satisfaits. Vers onze heures, plusieurs femmes se retirèrent par une porte située derrière la caissière. Par le même passage, d'autres arrivèrent qui prirent leurs places. Parmi elles se trouvait une femme noire qui attira aussitôt devant la chambre où elle était

entrée une foule compacte. La caissière exprima son agacement. Elle dit aux hommes agglutinés de se disperser, de se rapprocher des autres chambres.

Hamel pénétra dans la chambre vers une heure du matin. Personne n'attendait devant la porte. Il était le dernier client de la soirée. La femme avait l'air épuisé. Elle s'abandonna sur le lit sans ôter sa tunique, les jambes pendant dans le vide, écartées. Hamel restait debout en face d'elle. Elle patienta quelques secondes, puis d'un geste brusque, l'agrippa par la ceinture et l'attira entre ses cuisses.

— Sors ta verge ou décampe! Je ne vais pas attendre jusqu'à l'appel du muezzin!

Comme il ne réagissait pas, elle ajouta:

— Tu aimes peut-être te servir de ta langue. Vas-y, mon frère, lave-moi des souillures des hommes. Dieu te le revaudra.

— J'ai envie de regarder ton corps, dit Hamel d'une voix neutre.

— Encore un! dit la femme avec lassitude en s'appuyant sur ses coudes. Le ramadan vous rend tous fous, ma parole!

La femme, qui jusqu'à présent n'avait vu en Hamel qu'un client de plus, timide ou un peu maniaque, se mit tout à coup à le considérer avec curiosité.

— Qui est noir parmi tes parents: ton père ou ta mère? dit-elle doucement.

Hamel répondit par un sourire. C'est alors qu'elle découvrit son regard. Elle voulut ajouter quelque chose,

mais se ravisa ou ne le put. Elle se laissa retomber sur le dos et, ramenant ses jambes sur le lit, ferma les yeux. Hamel regarda la chair sombre. Il avait remonté la tunique de la femme au-dessus des seins.

La peur s'était emparée de lui quand la maison avait commencé à vibrer du chant des femmes, des battements du tambourin, des stridulations des you you. Le matin, ses sœurs, après lui avoir ôté les croûtes du henné qui recouvraient sa main droite, l'avaient revêtu d'une tunique bleu ciel, présent du frère de Mouma. La chéchia et les sandales, rouges, étaient également neuves. Elles lui avaient noué autour du cou une écharpe verte. Il ne devait penser à rien. Il allait et venait tranquillement par la maison en effervescence, et les invités l'arrêtaient pour l'embrasser, pour le taquiner en lui rappelant l'imminence de l'événement ou en lui susurrant à l'oreille des mots qui les faisaient rire. Une femme qu'il ne connaissait pas lui avait même soulevé la tunique pour toucher son pénis en s'esclaffant. Mouma avait légèrement froncé les sourcils.

En compagnie des autres enfants venus à la fête avec leurs mères, il était allé regarder le boucher égorger au fond de la cour, près du bassin, les deux moutons achetés quelques jours plus tôt par le père. Le boucher, faisant mine de ne pas le reconnaître, avait dit :

— Les enfants, lequel parmi vous sera circoncis tout à l'heure?

— C'est celui-là, s'étaient écriés les enfants en chœur. Regarde, oncle, il porte une écharpe autour du cou.

L'homme avait alors fixé Hamel comme s'il venait seulement de remarquer sa présence. Puis, agitant son coutelas au-dessus des bêtes ensanglantées couchées sur le gravier, il s'était exclamé :

— Ha! Ha! c'est toi! C'est avec un couteau comme ça qu'on va te couper le sexe tout à l'heure!

Les enfants avaient éclaté de rire. Hamel avait souri à peine. Il regardait les moutons avec leurs gorges béantes, leurs yeux révoltés.

Il réalisa que le circonciseur était sur le point de faire son apparition en entendant les femmes chanter au rythme du tambourin et lancer leurs you you. Il ne pensait pas au couteau du boucher pigmenté de sang — Saci le berger lui avait parlé d'une paire de ciseaux étincelante, gardée dans un mouchoir de soie. Mais la terreur était là, dans son corps, obscure, irrépressible. Il évita ses camarades, se faufila entre les jambes des invités et disparut dans le jardin. Leïla le retrouva blotti dans le creux du gros frêne où, en temps d'orage, ils avaient coutume de se cacher. L'index sur les lèvres, elle pénétra dans le ventre de l'arbre et se serra contre lui. Les deux enfants demeurèrent longtemps l'un contre l'autre, silencieux. La rumeur de la fête parvenait jusqu'à eux. Soudain, des appels nombreux et répétés se firent entendre. D'abord, au loin,

du côté de la maison, puis dans le jardin. Ils se rapprochèrent, pressants.

— Hamel! Hamel! Viens donc! Le circonciseur est arrivé!

Leïla avait posé la main sur la bouche de son compagnon. Hamel sentit son cœur battre à coups redoublés. Il se dégagea de la pression de Leïla, glissa hors de l'arbre et se mit à courir à travers le jardin, en direction de la haie. Il passa par une brèche qu'il connaissait et se dirigea vers les collines. Quelqu'un l'aperçut, ameuta les autres. Et tous s'élançèrent à ses trousses dans un tohu-bohu qui accrut sa panique. Il y avait son père, la tante Aïcha, sa sœur Yamina, le berger, le maître coranique et son fils, des invités, des enfants. On lui criait de s'arrêter, de ne pas avoir peur. Mais lui n'entendait que le cheval fou qui galopait dans sa poitrine. Le désarroi décuplait ses forces. Il courait à perdre haleine sur les cailloux, entre les buissons. Puis, tout à coup, il chancela et roula par terre. Il se redressa tout de suite et reprit sa course effrénée, sans sa chéchia rouge. Quand on le rattrapa, à bout de souffle, il saignait abondamment du nez. Ses jambes et ses mains étaient éraflées. Sa tunique maculée de terre. Le père l'allongea dans l'herbe, lui essuya le visage avec l'écharpe verte, puis, quand le sang cessa de couler, le prit dans ses bras et le ramena à la maison où la fête battait son plein.

Le père parlait très peu. Il prenait ses repas seul dans une pièce attenante à son cabinet où il faisait la sieste et passait la nuit. Il ne descendait au village que le jeudi pour se rendre au marché et le vendredi pour faire ses ablutions au hammam avant de rejoindre la mosquée. Il recevait à toute heure de la journée. Quand il ne donnait pas de consultation, il préparait ses médecines. Un vieux paysan lui apportait régulièrement des herbes sèches, des racines et parfois des serpents à la tête et à la queue coupées.

En hiver, quand Hamel allait l'embrasser en revenant de l'école, il faisait bouillir des œufs sur le poêle. L'enfant, assis sur un banc, réchauffait ses mains en écoutant le ronronnement de l'eau dans la casserole. Il aimait aussi regarder l'image jaunie de Bourak, le cheval ailé du prophète, fixée au mur. Le père agitait des bocaux ou lisait de vieux livres écrits en arabe, enveloppés de cuir. Ce qui subjuguait l'enfant au plus haut point, c'était de le voir ensuite écailler les œufs. Il incisait la coquille avec la pointe d'un canif selon un ensemble ordonné de carrés, de cercles, de losanges et de figures étranges, difficiles à



qualifier. Il plongeait l'œuf dans l'eau froide et le tapotait du bout des doigts. Au bout d'un moment, il le retirait et, avec la pointe de la lame, soulevait, suivant un tracé féérique, les minuscules figures qu'il laissait tomber dans la casserole. L'enfant sentait confusément que cet exercice d'adresse, ce rite sans paroles n'était pas seulement destiné à le distraire. Il mangeait néanmoins son œuf avec un plaisir rare.

Hamel était entré dans le passé du père, bâti comme un long conte, par les récits de la tante Aïcha, sans cesse repris et relatés généralement en l'absence de Mouma. Mouma, en revanche, n'évoquait jamais le passé de son mari.

Les gens disaient que sa beauté, insupportable à l'œil, était une émanation de l'esprit du mal. A sa naissance, sa mère, qui voulait détourner le mauvais sort, effrayer la mort, lui donna un prénom repoussoir, Mahna (épreuve, malheur). On rit autour d'elle, et d'aucuns virent dans ce choix une manière de blasphème. Toute créature de Dieu mérite le respect ! Quant à la mort, même Karoun n'avait pas réussi à la tromper ! L'odeur de la mule en putréfaction, dans le ventre de laquelle il s'était caché, avait empuanti la terre sans incommoder l'ange de la mort. La mère haussa les épaules. Elle avait perdu tous ses enfants mâles. Celui-là, elle désirait le garder à n'importe quel prix. Elle lui pendit aussi à l'oreille droite une boucle d'argent fabriquée sur la terre du prophète, destinée tout autant que le prénom à le préserver du malheur. Il porta la

boucle jusqu'à l'âge de douze ou treize ans. Au début, les enfants essayèrent de se moquer de lui. Il répliqua par les coups, et sa hargne comme sa cruauté étaient telles que personne n'osa plus le provoquer.

Le souvenir de son baptême marqua les mémoires. Il s'était avancé en souriant. Les gens avaient dit :

— Voilà un courageux ! Circonciseur, fais ton travail ! N'utilise pas la ruse ! Ce garçon n'a peur de rien !

Le circonciseur avait alors tiré son rasoir. En ces temps-là, les ciseaux n'étaient pas encore en usage. Mahna avait été rapide comme l'éclair. Il avait saisi la main libre du circonciseur et l'avait enfoncée dans sa bouche pour y planter ses dents. Les gens s'étaient mis, les uns à rire, les autres à pousser des cris de stupeur, d'affolement, car le circonciseur tenait toujours dans l'autre main le rasoir déplié. Pour forcer l'enfant à lâcher prise, un parent lui donna un grand coup sur la mâchoire.

C'est à la suite de cet événement que la mère, déjà alarmée par les cauchemars répétés de son fils, était allée consulter sur la montagne la sainte lionne. De la sainte, on disait que partie à la Mecque à pied, elle en était revenue sur le dos d'un lion, une crinière de feu dans les mains. Elle savait tout, disait-on. Et ce qu'elle prédisait advenait un jour ou l'autre.

— Je viens pour mon unique, sainte lionne, avait dit la mère de Mahna.

— Ne blasphème pas, ma fille. Il n'y a d'unique que le Très-Haut.

— Mais je n'ai que lui, mère. Si j'en avais eu quatre ou cinq comme d'autres comblées par le sort, je ne me serais pas fait du souci.

— Dans ton cœur, mets la paix, ma fille. Mets la paix et laisse ton garçon marcher avec son destin. Il porte le signe des gens de bien. Pourquoi ne me l'as-tu pas amené?

— Il s'est sauvé, mère, quand j'ai parlé de toi.

La sainte avait ri doucement, puis, se parlant à elle-même, elle avait dit:

— Sainte lionne, le cocu refuse donc de te voir! Le cocu! Un jour, il viendra de lui-même te baiser les mains.

Il avait l'éclat des anges du paradis avec sa chevelure couleur des blés et ses yeux limpides comme les sources de printemps. Mais les gens disaient:

— Le démon était aussi l'ange le plus resplendissant avant sa damnation.

Le maître coranique ne supportait pas sa présence, il le flagellait sans raison, et lui ne versait pas une larme. Le maître coranique disait qu'il lui volait ses bâtons, n'apprenait rien, incitait ses camarades à l'impiété. Un jour, il l'accusa d'avoir souillé le tapis à prière et le chassa.

Les voisins n'arrêtaient pas de se plaindre auprès du père. Les uns l'avaient surpris dans leur jardin, les autres au sein de leur troupeau en train d'exciter les bêtes. Mahna se sauvait. Son père finissait toujours par le rattraper. Il le ramenait à la maison pour le battre. Et la mère commençait à pleurer, implorante, en répétant qu'il s'agissait de son fils unique. Dieu, dans sa miséricorde, le lui avait laissé pour lui fermer les yeux à l'instant ultime. Le père baissait les bras en maudissant femme, fils et destin. Il disait:

— Ce démon me rendra vieux avant l'âge. Je le tuerai ou il me tuera.

Il était devenu très vite un homme. Il refusait de travailler aux champs avec son père. Il passait son temps au village, se rendait à toutes les fêtes, fréquentait les cafés où il jouait aux cartes la nuit. Une fois, il était rentré à la maison en pantalon, une ficelle autour de la taille. Il avait tout perdu au jeu : le burnous, la veste, la chemise, la chéchia, les chaussures et même la ceinture. Il avait eu de la chance : le père ne l'avait pas vu, car il aurait été capable de prendre son fusil. La mère s'était mise à griffer son visage en retenant ses cris.

Pour se procurer de l'argent, Mahna détournait le grain de son père qu'il allait vendre loin dans les souks avec un complice. Un jour, sur le chemin du retour, alors qu'ils étaient occupés à faire boire les mulets, un inconnu, surgi des fourrés, tira deux balles sur le complice avant de disparaître dans le maquis. Il y avait des témoins, des marchands qui rentraient du souk, arrêtés eux aussi à la fontaine. Mais au village, on avait commencé à parler. La rumeur allait en s'amplifiant. On disait :

— C'est lui qui a décidé la mort de son compagnon pour ne pas partager l'argent.

— Si les parents du mort sont des hommes, qu'ils vengent le sang par le sang !

— Dieu ne tiendra pas compte de leur acte. Cet être est nuisible à ses semblables.

Le père fit le serment de ne plus adresser la parole à son fils et de ne jamais rien tenter pour le tirer d'embarras. On le couperait en morceaux devant ses yeux qu'il ne bougerait pas. La mère pleurait sans cesse. Elle exhortait son fils à fuir, à quitter le pays, à se cacher. Mahna n'en fit rien.

Un soir, il se lava, se rasa, changea de linge, chargea son pistolet et se rendit dans la famille de son compagnon. Le père était entouré de ses fils. Ils dînaient dans la cour, sur une natte.

— Voilà l'argent que j'ai gagné avec ton fils, dit Mahna en posant les billets sur le genou de l'homme. Et voilà mon pistolet chargé. Si vous pensez que je suis l'assassin, vengez-vous en homme.

L'un des fils prit l'arme et retira les balles qu'il posa sur sa boîte à tabac. Alors le père dit :

— Si nous t'avions cru coupable, nous serions venus te trouver chez toi, et avec ce couteau — il tira de sa poche un couteau qu'il déplia —, je t'aurais ouvert la poitrine pour t'arracher l'âme. J'aurais mangé tes poumons, j'aurais bu ton sang que ma vengeance n'aurait pas été complète !

Ceux qui souhaitaient sa mort, dépités, avaient alors prétendu qu'il était un sorcier capable de retourner les désirs, de briser les volontés. On disait que chaque nuit il se rendait dans le jardin abandonné au bord de l'oued pour rencontrer le djinn de l'eau avec qui il s'essayait à des jeux de force jusqu'à l'aurore. On jurait les avoir entendus, à travers un bruit de chaînes et d'os brisés, ahaner et s'ébrouer à la manière des chevaux.

Sa mère rêvait de le marier. Le mariage lui apporterait la maturité, le ramènerait à la sagesse, peut-être. La cousine était là : la sœur aînée de Mouma. Elle attendait, douce, pudique. Mais Mahna pensait à la fille du bachagha, un parent éloigné puissant et plein d'arrogance. Le bachagha n'avait aucune considération pour la famille de Mahna

qu'il avait petit à petit dépouillée de ses terres. Quand les gens lui apprirent le désir de Mahna, il dit :

— Si jamais il comparaît devant mes yeux, je lui cracherais à la figure. Portez-lui mon message.

Mahna faisait le guet, et dès que la fille du bachagha descendait dans le verger, il l'observait de sa cachette. Or un jour, le fils du bachagha, averti par ses hommes, survint à l'improviste et lâcha ses deux sloughis. Ses cicatrices au visage dataient de ce combat avec les chiens. Ils lui avaient mis les vêtements en lambeaux, le corps en sang.

— Bien fait pour lui. Ça lui apprendra à déshonorer les familles.

Il pansa ses blessures et se tut.

Quelques mois plus tard, un homme riche, qui circonci-  
sait son fils, organisa une fête somptueuse avec des musiciens, des danseuses et aussi des cavaliers, fusils à l'épaule, venus prouver leur adresse. Il y eut des courses avec des obstacles à franchir. Puis, Mahna proposa à ses compagnons, parmi lesquels figurait le fils du bachagha, une épreuve inconnue, l'épreuve du foulard. Il s'agissait de lancer sur le passage du cavalier tenant haut son fusil de la main droite un foulard qu'il devait rattraper de la main gauche sans baisser l'allure. Les gens qui suivaient la fête dirent :

— Voilà le djinn qui se réveille ! A qui va-t-il briser le cou ?

Les cavaliers, excepté le fils du bachagha, refusèrent de se prêter à ce jeu.

— Commence donc et montre-nous tes prouesses ! ordonna le fils du bachagha.

Il espérait sans doute voir Mahna rouler entre les pattes de son cheval, dans la poussière, devant tout le monde, et peut-être recevoir dans le ventre la charge de son fusil. Il n'en fut rien. Mahna rattrapa le foulard et sortit victorieux de l'épreuve.

— C'est un djinn! Applaudissons-le quand même!

Voulant faire aussi bien que son adversaire, ou même le surpasser, le fils du bachagha s'élança à son tour. Il rattrapa le foulard, mais ne put rétablir son équilibre et bascula. Son fusil se déchargea et la balle atteignit le cheval qui roula sur lui-même quelques mètres plus loin. Le fils du bachagha ne réussit pas à se redresser seul. Sa jambe était cassée.

Le maître de la fête et les amis du bachagha poursuivirent Mahna, et quand à la tombée du jour, ils rentrèrent marchant à côté des chevaux en sueur, les gens dirent :

— A-t-on jamais vu le démon capturé par les hommes!

Le père versa une forte amende et Mahna ne reparut plus.

C'est seulement au bout de trois années qu'il donna de ses nouvelles par une lettre. Il se trouvait au pays des noirs, engagé dans l'armée française. C'était là qu'il avait appris à guérir les maladies et à faire les piqûres, car il travaillait avec le médecin, un homme très affectueux. Il écrivait rarement, n'évoquait jamais son retour. Sa mère pleurait en pensant à lui. Son père disait :

— Je lui pardonne. Qu'il revienne seulement avant que la mort ne nous ferme les paupières!

Ses sœurs s'étaient mariées l'une après l'autre. La cousine qu'on lui destinait attendit, puis tomba malade et ne se releva plus.

Mahna reparut le jour même où sa mère fut mise en terre. Il avait trouvé son père assis sur le banc de pierre devant la maison, le dos voûté, les paupières humides. Il avait tout de suite su que sa mère n'y était plus. Dans la maison pleine de femmes et d'enfants, ses sœurs pleuraient. Il ne s'attarda pas dans les salutations. Il jeta son bagage par terre et sortit en courant. Quand ses cousins et ses beaux-frères le rejoignirent au cimetière, il cherchait parmi les genêts et les pierres la tombe de sa mère. Ils la lui montrèrent. Et quelle ne fut pas leur stupeur en le voyant s'agenouiller devant la tombe et enlever de ses mains la terre fraîche qui la recouvrait ! Ils prononcèrent le mot de sacrilège. Mais il fixa sur eux un regard si dur, si acéré, qu'ils reculèrent de saisissement. Ils ne surent pas dire comment il était arrivé à remonter seul le corps de sa mère. Mais ils affirmèrent d'une même voix avoir vu une larme, très claire, s'échapper de l'œil gauche de la morte et rouler sur sa joue au moment où il l'avait embrassée au milieu du front.

En quittant le cimetière, il se dirigea vers la maison de la sainte lionne, sur la montagne. La sainte avait souri en l'apercevant. Elle était très âgée.

— Ta mère t'a béni. Va cocu ! Va ! Tu gagneras ta vie dans la paix, dit-elle d'une voix à peine audible.

Il passa la nuit dans la maison de la sainte avec d'autres pèlerins. Le lendemain, il revint parmi ses proches, silencieux. Ceux qui l'avaient rencontré la veille parlèrent de transfiguration.

Peu de temps après, il épousait sans tapage Mouma, sa jeune cousine. Le fils du bachagha, devenu bachagha à



son tour — il avait juré d'envoyer en prison son ennemi sitôt rentré de l'exil —, ne se manifesta pas, rappelé à l'ordre par l'administrateur français. En effet, dès son retour, Mahna s'était rendu auprès de l'administrateur pour lui remettre une lettre de son ancien commandant. Longtemps il ne sortit pas de la maison où il passait ses journées, enfermé dans une pièce, à lire de vieux livres écrits en arabe rapportés dans ses bagages. Puis, on le vit parcourir la campagne, examiner les plantes, cueillir des fleurs, déterrer des racines. Il prépara des potions, des onguents, et commença à soigner les malades. Aux pauvres, il ne réclamait pas d'argent. Ceux qui se souvenaient de ses turpitudes eurent du mal à s'accommoder de sa nouvelle image. Ils ricanèrent, échangèrent des plaisanteries sur le démon rendu à la miséricorde. Puis, avec le temps, ils oublièrent tout et accoururent auprès de lui, acceptant ses remèdes, l'appelant maître.

Le bachagha seul garda la mémoire. Il attendait, et les événements du 8 mai 1945 lui fournirent l'occasion de se venger de celui qui l'avait humilié en public, il y avait dix-huit ans. L'administrateur qui protégeait Mahna n'était plus dans la région. Le bachagha guida les soldats sénégalais à travers le village et la campagne vers les émeutiers et vers ses ennemis personnels. Il était sur son cheval, la taille ceinte d'une double cartouchière, le fusil en bandoulière, une cravache à la main. On disait qu'il avait caché ses yeux sous d'épaisses lunettes noires pour regarder sans se troubler ceux qu'il envoyait à la mort, au fond du grand ravin, sous le pont métallique.

Mahna ne fut pas confié aux soldats. Le bachagha le

déshabilla sur la place du village, le fouetta, puis lui ordonna de courir sur la route en direction du ravin de la mort. Il tirait sans cesse au-dessus de sa tête pour le forcer à aller plus vite. Ce qui s'était passé par la suite tenait du miracle disaient les gens. Car personne n'était revenu vivant du ravin. Au moment où Mahna, nu, avançait vers le pont, poussé à coups de crosse dans les reins par le bachagha qui voulait l'abattre lui-même, deux sous-officiers noirs, qui le regardaient, subjugués par sa sérénité, le reconnurent. Il passa près d'eux sans les voir, mais voilà qu'ils l'appelèrent par son prénom et par le sobriquet qu'ils lui avaient donné là-bas, dans leur langue, quand il les soignait à l'infirmerie sans les faire souffrir :

— Mahna, main verte ! Mahna, main verte !

Il se retourna. Le bachagha blêmit.

Devant le commandant français, le bachagha, agité, ne réussit pas à reprendre son prisonnier. Sa parole et ses accusations furent de peu de poids devant le témoignage des sous-officiers sénégalais. Mahna ne pouvait être un ennemi de la France. Ils le connaissaient bien. Ils avaient passé ensemble sept ans dans la caserne. Interrogés, les gendarmes témoignèrent également en sa faveur, rappelant le crédit dont il bénéficiait auprès de l'ancien administrateur. Le bachagha cacha difficilement son dépit. Dans la nuit, il alla rôder autour de la maison. De la cour, on entendait les sabots du cheval frapper avec régularité les cailloux. Les enfants eurent peur. Les femmes s'armèrent, l'une d'une hache, l'autre du peigne à tisser, et se postèrent derrière le portail. Le bachagha poursuivit longtemps sa ronde autour de la maison. Puis, il lança son

cheval au galop, tira deux coups de feu et s'évanouit dans la nuit. Les femmes demeurèrent sur le qui-vive jusqu'au lever du jour. Dans l'après-midi, Monsieur Pierre, le voisin, qui avait entendu le matin même, à la mairie, le bachagha charger avec virulence le guérisseur, proposa à Mahna et à toute sa famille de se réfugier chez lui en attendant le retour du calme.

C'est en sortant de l'école, vers onze heures, que Hamel avait découvert les soldats, assis au soleil, près de leurs camions bâchés, sur la place où, le jour du marché, les paysans attachaient leurs montures. Ils mordaient dans de gros morceaux de pain. Leurs fusils, dressés à leurs côtés, formaient des trépieds étincelants. Les enfants passaient sans s'attarder, un peu troublés par cette présence que rien n'avait annoncée. Beaucoup d'entre eux apercevaient des soldats pour la première fois. Hamel en avait déjà vu au cinéma. Ils étaient plus impressionnants. Ils sautaient des avions. Ils couraient. Ils tuaient. Ils se faisaient tuer. Ils marchaient en cadence dans des rues larges, applaudis par la foule. Les adultes jetaient des regards à la dérobée, sans s'arrêter, sans montrer leur inquiétude. Seul Mohand Akli, le fou, à califourchon sur la poubelle qu'il venait de renverser devant la porte du marché, les fixait avec insistance en chantant à tue-tête et en battant la mesure avec ses mains. Les marchands, d'ordinaire prompts à le chasser quand son tapage devenait insupportable, ne lui faisaient aucune remarque, le laissaient se démenager, comme s'ils étaient tout à fait absents.

Quand Hamel raconta à son père ce qui se passait au village, celui-ci le toucha à l'épaule avec tendresse, puis prononça d'étranges paroles à voix basse. L'enfant n'en saisit pas le sens, mais quand le lendemain, il trouva la porte de l'école close, les paroles de son père revinrent à son esprit dans leur mystère, l'emplirent d'une sourde angoisse. Les soldats s'installaient dans l'école. Il ne participa pas au chahut de ses camarades que la nouvelle transportait de joie. Il revint immédiatement auprès de son père. Il lui donna la raison de son retour, mais le père demeura silencieux, un sourire fragile sur les lèvres.

Quelques semaines plus tard, deux gendarmes se présentèrent à la maison et entrèrent dans le cabinet du père. Mouma s'affola. Depuis quelque temps, on parlait d'arrestations, et certaines personnes, interpellées dans la rue ou sur leur lieu de travail, avaient été emmenées on ne savait où sans burnous. Elle se précipita vers l'armoire et en tira deux burnous épais qu'elle mit entre les bras de Hamel.

— Vite! Porte ça à ton père.

En apercevant l'enfant avec les burnous serrés contre sa poitrine, les gendarmes se mirent à rire. Ils dirent au père quelque chose en français, et lui, prenant les burnous, les déplia et les leur tendit. Ils s'en enveloppèrent, s'examinèrent avec curiosité et partirent dans un grand éclat de rire. Hamel écarquillait les yeux. Le père s'efforçait de sourire. Ce soir-là, le père ne resta pas seul dans son cabinet. Il partagea le dîner dans la cuisine avec toute la famille et passa la nuit dans la même chambre que Mouma.

Tout en Mouma respirait la solidité, la certitude. Son regard magnétique, ses sourcils d'un noir soutenu, les trois foulards de couleurs vives lui enserrant la tête, la ceinture de laine nouée sur la hanche et ses bijoux d'argent, boucles d'oreille, fibules, bagues, anneaux autour des poignets et des chevilles. Hamel aimait la voir ainsi vêtue et parée. Et quand il lui arrivait de la surprendre, comme au hammam, nue, sans ses bijoux, il sentait l'inquiétude s'insinuer en lui. Car Mouma, dans ces moments-là, lui paraissait d'une fragilité extrême. Mouma dormait avec ses bijoux. Hamel, blotti contre elle, passait un doigt dans ses bracelets comme pour l'empêcher de s'enfuir dans la nuit. Le jour, il n'éprouvait pas le besoin de la toucher. La sentir présente — sa voix, ses pas, le cliquetis de ses bijoux — suffisait à le rassurer. Parfois, en rentrant à la maison, après quelques heures d'absence, il ne pouvait se défendre d'un sentiment d'appréhension. Sans raison apparente, il craignait que Mouma ne disparaisse. A l'âge de trois ans, un jour, au hammam, il s'était mis à pleurer entre ses sœurs assises au bord du grand bassin fumant : il

ne voyait plus Mouma enveloppée par les vapeurs du bain. Une autre fois, en revenant de l'école, il avait trouvé la maison déserte. Ses sœurs et sa tante s'étaient rendues à une fête en laissant la garde de la maison à Mouma. Mais Mouma était introuvable. Hamel, désespéré, l'appelait, courant d'une pièce à l'autre. Mouma, emmitouflée dans un burnous du père, s'était accroupie derrière une porte pour le surprendre et s'amuser de son émotion. Quand il la découvrit, il la mordit au sein. Elle poussa un cri strident avant d'éclater de rire. Elle riait tellement qu'elle s'écroula sur le carrelage, Hamel couché sur elle, agrippé à ses vêtements, la secouant avec fureur.

— Tiens, dit-elle en offrant l'autre sein, mords-le lui aussi!

Les séances de chiromancie que Mouma donnait de temps en temps à des proches ou à des voisines suppliantes jetaient le trouble dans l'âme de l'enfant. Elle se concentrait longuement avant de parler. Hamel l'observait, fasciné par sa posture hiératique et l'acuité de son regard. Elle décryptait les destins d'une voix voilée qui faisait monter en lui une foule de pensées obscures. Un jour, Hamel, présent parmi les femmes, avança la main malgré son désarroi. Mouma l'examina avec attention puis l'approcha de ses lèvres sans rien dire. Son baiser était brûlant.

L'enfant avait remarqué que sa tante ne prenait jamais part à ces réunions. Le visage sans expression, elle restait assise sur le seuil de la cuisine, la tête un peu de biais pour

ne rien perdre du spectacle. Ses sœurs, en revanche, même fâchées avec Mouma, étaient toujours là. Elles regardaient, écoutaient, parfois tendaient la main avec timidité. Personne ne mettait en doute les dons de voyance de Mouma, hérités par le truchement des femmes d'une aïeule prénommée Hamla (l'égarée). Quand Hamel était venu au monde, Mouma lui avait donné d'autorité ce prénom si singulier en souvenir de l'ancêtre bénie de Dieu.

On disait que l'ancêtre Hamla habitait avec son mari, ses beaux-parents, ses beaux-frères et ses belles-sœurs, une maison aux dépendances nombreuses, cernée de vergers luxuriants. Personne ne s'aventurait dans l'aile extrême de la bâtisse, à moitié délabrée. Elle était hantée. Des bruits évoquant tantôt des pleurs, tantôt des chants fredonnés, s'en échappaient de temps en temps, emplissant de terreur non seulement les êtres humains, mais aussi les chiens qui s'aplatissaient sur le sol et les moutons qui se serraient les uns contre les autres. Hamla seule demeurait sereine.

Une nuit, les gens de la maison furent réveillés par un long hurlement. Le fils, qui avait étudié, ouvrit le Coran et jusqu'à l'aube en lut d'une voix tremblante plusieurs chapitres. Le lendemain, sans se faire remarquer, Hamla se rendit dans les bâtiments abandonnés où elle découvrit sept bébés pas plus grands que des louches gigotant, nus, entre des bâts de mulet usés et de vieilles couvertures de laine. Elle lacéra sa robe et sa chemise et avec les bande-

lettres obtenues langea les sept enfants. Puis elle rentra à la maison, les mains posées sur son sexe. Elle ne dit mot de ce qu'elle venait de voir et de faire, et ses proches la considérèrent comme une folle, disant qu'elle méritait bien son prénom.

Une semaine plus tard, à l'heure de la sieste — elle se reposait seule dans une pièce —, Hamla fut tirée de sa somnolence par un léger souffle qui passait sur son visage. Elle ouvrit les yeux et vit, penchée sur elle, une femme inconnue toute vêtue de vert.

— Je suis celle que vous entendez parfois pleurer, parfois chanter, dit l'étrangère avec douceur. Je suis celle que vous craignez, celle qui fait trembler vos chiens et vos moutons. Aujourd'hui, mon exil arrive à son terme. Je retourne au pays de mes ancêtres, là-bas, entre vents et sables. Tu as l'âme bonne. Tu as langé mes enfants en déchirant ta robe et ta chemise. Je te laisse les yeux ouverts pour traverser les mystères.

Elle s'agenouilla et avec sa langue humecta les paupières de Hamla. La femme en vert se volatilisa, dissoute dans la pénombre de la pièce, laissant Hamla à ses songes.

La maison ne fut plus troublée par des bruits insolites. Quant à Hamla, ses proches ne prêtèrent foi à ses dires que lorsqu'elle commença à déchiffrer les lignes de la main.



Hamel n'aimait pas dormir le jour. A chaque retour de la canicule, Mouma évoquait les nomades, l'ogresse et le lépreux qui guettaient les enfants qui s'aventuraient sous le soleil à l'heure de la sieste. L'enfant riait et allait s'asseoir à l'ombre près de la haie du jardin, écoutant le silence, regardant la lumière trembler sur les galets du chemin. Les nomades ne lui faisaient pas peur. Il les avait vus à l'entrée du village, accroupis au bord de la route, couverts de sueur, indifférents aux passants. Ils cassaient de grosses pierres avec des marteaux. Leurs enfants, vêtus de haillons, pieds nus, gardaient plus loin les chèvres et les chameaux. L'ogresse, il l'imaginait sous les traits d'une femme, plus massive que la tante Aïcha, dénudée, portant ses mamelles sur ses épaules, des mamelles lourdes de lait. Il ne s'enfuirait pas s'il la rencontrait. Il se précipiterait sur ses seins, la téterait goulûment comme dans le conte. Elle lui dirait :

— Maintenant que tu as bu mon lait, tu es comme mon fils. Je ne pourrai te faire aucun mal. Quels sont tes désirs ? Parle et je les exaucerai.

Il ne craignait pas non plus le lépreux qu'il voyait de temps en temps traverser le village à petits pas, les yeux pleins de tristesse, les mains cachées dans des foulards rouges. À son approche, les enfants laissaient leurs jeux et se sauvaient en criant : *le lépreux arrive!* On disait qu'il dissimulait dans sa poche un couteau bien affûté qui lui servait à ouvrir la poitrine des enfants pour leur arracher le cœur. Il ne guérirait de son mal qu'après avoir mangé sept cœurs d'enfant, crus. Un jour, en passant devant Hamel qui n'avait pas bougé de sa place malgré les cris de ses camarades, il avait souri. Et dans ce sourire, il y avait comme un rayonnement envoûtant. Hamel s'était mis à le suivre tandis que les autres enfants, postés au loin, l'exhortaient à fuir. Quand ses deux sœurs le rattrapèrent, il marchait toujours derrière le lépreux. Il désirait voir sa maison et ses enfants.

Parfois, Leïla et les jumeaux, Lahcène et Hocine, le rejoignaient sous les arbres. Leïla serrait ses paupières et les écartait brusquement. Elle disait pouvoir ainsi capter des gerbes de couleurs impossibles à décrire. Les jumeaux, dont la ressemblance émerveillait Hamel, sans se quitter des yeux, chantonnaient, répétaient des refrains de chansons entendues dans le café de leur père, équipé d'un phonographe.

*« O! viens! Viens mon frère!  
Ici les âmes sont à l'étroit. »*

Ce refrain revenait avec entêtement sur leurs lèvres. Hamel le préférait à tous les autres. Il le reprenait mentalement et à la maison le fredonnait face au miroir ovale de l'armoire.

Le silence et l'immobilité de Hamel finissaient toujours par fâcher Leïla. Elle se levait, secouait avec énergie sa robe et disait :

— Tu ne parles pas et tu ne veux pas jouer ! Eh bien, je vais aller jouer près du poteau avec Lahcène et Hocine ! Toi, reste ici tout seul !

Et s'emparant des mains des jumeaux, elle s'éloignait sans se retourner.

Quand il cédait aux prières de Leïla pour jouer à cache-cache, il choisissait les endroits les plus obscurs, les plus retirés où les autres n'osaient se hasarder. Ses camarades le cherchaient en vain, puis inquiets, se mettaient tous ensemble à le héler, à le supplier de sortir de sa cachette. Il n'était pas espiègle, mais aimait prolonger la sensation de bien-être que lui procuraient ces retraites provisoires. Ses camarades ne comprenaient pas pourquoi il ne participait jamais pleinement à leurs jeux. Il commençait à jouer puis tout à coup, sans manifester de signes de lassitude ou de contrariété, il disait : je m'en vais. Il s'asseyait à l'écart et regardait.

Hamel aimait seulement regarder et parler dans sa tête, non pas avec des mots, mais avec des images, les unes nettes, les autres brouillées. Les images se succédaient sans arrêt dans son esprit, se faisant et se défaisant à la

manière des versets coraniques qu'il traçait le matin sur sa planche et effaçait le soir avec de l'eau. Bien des fois, il lui avait semblé que les autres pouvaient capter au fond de ses yeux le reflet de ces images. Leïla inclinait la tête et lui disait :

— Tes yeux changent tout le temps.

Et elle lui effleurait les cils du bout de l'index comme pour suivre cette fluidité qui la laissait pensive. Marie, la fille de Monsieur Pierre, l'installait sur une chaise et dessinait des yeux, immenses, en changeant sans cesse de couleur. Un jour, elle avait jeté ses pinceaux par terre. L'enfant l'avait regardé sans comprendre. Elle lui avait ensuite demandé de fermer les yeux, et elle avait posé ses lèvres sur ses paupières.

— Ne regarde pas les gens comme ça, mon enfant, disait la tante Aïcha. Parfois, tes yeux impressionnent. Et puis les gens n'aiment pas être regardés. Ils croient qu'ils ont un défaut qu'ils n'ont pas vu, ou qu'on pense du mal d'eux, ou qu'on essaie d'entrer dans leur cœur, et dans les cœurs, il y a beaucoup de nuit. Même moi, quand tu me regardes, je me trouble, je me pose des questions. Surtout quand tu regardes sans parler.

Il attend devant l'école. Tout à coup, un garçon de son âge, connu pour sa turbulence, se jette sur lui par-derrière et, l'enfermant dans ses bras, se met à remuer avec frénésie son bas-ventre en glapissant des mots d'amour. Hamel se débat avec énergie et réussit à se dégager. Il fait volte-face. Il ne brandit pas ses poings. Il ne recourt pas à

l'injure. Il plante ses yeux étonnés dans ceux du garçon, et celui-ci qui continue à se trémousser dans un accouplement imaginaire cesse aussitôt ses pitreries. Il recule, bredouille des paroles d'excuse et s'éloigne en toute hâte.

La grande rafle. Hamel est malade depuis plusieurs jours. Les soldats français ont autorisé sa sœur Dalila et la tante Aïcha, trop âgée, à demeurer avec lui dans la maison. Le reste de la famille, Mouma, les quatre filles, le père et Saci le berger, ont été dirigés vers le stade cerné de barbelés. Soudain, le sous-officier qui a conduit la perquisition revient sur ses pas accompagné d'un soldat. Il tend sa mitraillette à son camarade sans quitter des yeux Dalila, assise au bord du matelas, les genoux relevés, les bras couvrant sa poitrine. La tante Aïcha invoque la protection de Dieu à voix haute. Les yeux du soldat semblent se rétrécir. Dalila se serre contre le corps de son frère. Hamel, la tête légèrement redressée, observe sans hostilité le soldat, immobile au milieu de la pièce, indécis. Le regard du sous-officier se détache de la jeune fille, dérive vers la tante en train de prier et s'arrête sur le visage blême de Hamel. En découvrant les yeux de l'enfant, le soldat a comme un mouvement de saisissement. Hamel ne baisse pas les yeux et l'autre finit par se troubler. Il se retourne, reprend son arme et sort avec son compagnon sans rien dire.

Le policier, très jeune, en tricot de peau, le fait allonger sur la table, nu, et serre les liens. Il jubile. Il rit.

— Tu vois tout ce matériel, professeur ! C'est la police française qui nous l'a légué. Et il est toujours en bon état. Il nous sert bien. Tu vas parler, professeur. Mon camarade a été gentil avec toi. Moi, j'ignore ce que je vais faire. Dieu sera mon inspirateur. Je commence par la règle de fer. J'ai un chiffon pour essuyer le sang. Et si tu refuses d'avouer, je te plongerai dans la baignoire, comme tes camarades. Tu sais, professeur, rien ne me tape plus sur les nerfs que les intellectuels. Regarde, j'ai à peine le certificat d'études et je vais te faire ce que ma tête me dira.

Hamel a été arrêté après la mort du poète. Les policiers sont venus le chercher au ministère après avoir lu son nom sur l'agenda du poète.

— C'est toi qui l'as tué ?

Hamel ne répond rien, hébété devant ce qu'il lui arrive. Il regarde le policier, debout à ses côtés, un chiffon humide à la main, une règle métallique dans l'autre.

— Parle au lieu de me regarder comme un idiot ! Au fait, tu le montais ou il te montait ? Vous les intellectuels, vous nous faites honte ! Tous des pédérastes ! Et moi, les pédérastes, je les écrase comme des poux ! Et comme si vos saletés ne vous suffisaient pas, vous vous donnez des coups de poignard, la nuit sur la plage !

Le policier intercale le chiffon entre les cuisses de Hamel et commence à marcher autour de la table en donnant des coups sur le bois avec sa règle. Il n'arrête pas de discourir sur les intellectuels, les homosexuels, les dépravations importées d'Occident. Au bout d'un moment, il se penche sur le visage de Hamel et lance d'une voix impérative :

— Maintenant, ça suffit! Tu vas parler ou je...

Il n'achève pas sa phrase.

— Tes yeux ne me plaisent pas! Ferme-les! Je ne veux pas que tu me regardes, sinon je te les crève avec la règle!

Comme Hamel demeure sans réaction, il roule un crachat dans sa gorge et le lui envoie avec violence au visage.

— Je t'ordonne de fermer les yeux, vocifère-t-il d'une voix tremblante, en agitant la règle.

Puis, comme terrorisé par quelque vision que lui seul perçoit, il s'empare du chiffon et le jette sur les yeux de l'homme attaché sur la table.

Le marchand de charbon garait son camion en toutes saisons sur une petite esplanade légèrement en pente où les enfants avaient coutume de se rassembler en fin d'après-midi. Le convoyeur, un jeune homme coiffé d'un béret, s'asseyait à la place du chauffeur chaque fois que l'occasion se présentait, empoignait le volant à deux mains, les yeux étincelants de rêve. Il faisait retentir le klaxon, et les enfants s'agglutinaient autour du véhicule. Les plus hardis grimpaient sur le pare-chocs et sur le marchepied.

— Quand je gagnerai le permis, vous viendrez laver avec moi le camion. On le rendra éclatant comme le soleil. Puis, vous monterez tous derrière, et je vous conduirai en France. On prendra la route d'Alger et la route d'Oran, lançait-il à ses petits spectateurs avant de se raidir sur le volant, l'air concentré, les paupières plissées comme s'il roulait déjà sur la grande route d'Alger ou d'Oran, le soleil dans les yeux.

— Klaxonne encore Hamid! suppliaient les enfants, jubilants.



Il klaxonnait encore, et parfois, le propriétaire du camion, un homme trapu, en blouse grise, arrivait à l'improviste, le tançait avec rudesse, chassait les enfants.

Et puis un jour, au crépuscule, comme dans un rêve, le camion bougea. Stupeur. Affolement. Les enfants qui se tenaient tout autour poussèrent des cris de terreur en agitant les bras vers ceux qui étaient juchés sur le marche-pied et le pare-chocs. Quelques-uns sautèrent avec agilité. D'autres perdirent leur équilibre, roulèrent sur le sol en se débattant. Et le camion glissait en silence parmi les hurlements des enfants. Hamid tenait le volant, livide, la bouche ouverte, les yeux agrandis d'effarement. Le camion prit de la vitesse, décrivit une série de courbes désordonnées et alla heurter avec fracas une murette en pierres sèches qui s'éboula en partie.

Plus haut, à l'endroit où le camion était garé quelques instants plus tôt, un enfant gisait face contre terre. Hamel, abasourdi, regardait à distance le corps inanimé. Les autres enfants étaient partis alerter les parents. On percevait leurs appels du côté des maisons. Hamid, sans béret, avança en titubant jusqu'à l'enfant étendu sur le sol. Il tomba sur les genoux, tendit la main pour toucher puis la rétracta comme sous l'effet d'une brûlure. Il se redressa d'un bond, jeta un cri d'effroi et s'enfuit. Il disparut derrière les arbres.

La petite esplanade fut tout de suite emplie de monde, des hommes, des femmes âgées, des fillettes, des garçons. Tous parlaient avec fébrilité, posaient des questions aux enfants témoins de l'accident. La mère de Hocine fendit la foule en battant sa poitrine de ses mains ouvertes. Ses

yeux étaient d'une fixité saisissante, et de sa bouche ne sortait qu'un halètement rauque. Elle se pencha sur son fils qu'un homme avait allongé sur son burnous, puis se coucha sur lui, le recouvrit de son corps dans un mouvement convulsif. Le frère aîné de Hocine, un jeune homme de l'âge de Hamid, se précipita à la maison, saisit la hache et partit à la recherche du meurtrier en écartant ceux qui tentaient de le retenir. Une vieille femme le suivit néanmoins en le suppliant de ne rien faire.

— Ton frère est mort et toi, tu iras en prison, mon enfant! La prison! La prison! Voilà ce que tu gagneras!

Quand les gendarmes arrivèrent en side-car, il faisait nuit. Le corps de l'enfant avait été enlevé, la foule faisait cercle à présent autour du camion au capot endommagé. La nuit résonna longtemps des plaintes de la mère.

Hocine fut enterré le lendemain à midi. On ne le transporta pas dans le brancard vert de la mosquée, posé sur quatre épaules d'homme. Son corps ne pesait pas lourd. Un voisin le porta dans ses bras, enroulé dans une couverture bleue. Les enfants, méditatifs, regardèrent le cortège s'éloigner à travers les collines du sud couvertes de buissons en fleurs. Quand les hommes devinrent invisibles et que leur psalmodie s'évanouit, ils s'assirent sur des pierres au soleil et commencèrent à parler.

— Ma mère a dit: quand on meurt petit, on est comme un ange.

— Alors, mon frère est un ange.

— Tous les enfants qui meurent sont des anges parce qu'ils n'ont fait de mal à personne.

— Ce matin, à la mosquée, le maître a dit: Hocine ne sera pas battu par Azraïne. Ce sont les houris qui viendront le chercher.

— Elles sentent le musc, les houris.

— Le maître a dit: elles le prendront dans leurs bras quand il se réveillera de son sommeil et elles le porteront au paradis.

— Et puis, au paradis, il restera toujours vivant. Au paradis, personne ne meurt.

— J'aimerais aller au paradis.

— Pour aller au paradis, il faut d'abord mourir.

— Le maître a dit: tout ce qu'il y a au paradis parle, les bêtes, les arbres, les fruits, les pierres. Et quand on mange un fruit, il est aussitôt remplacé sur la branche par un autre fruit. Et si on veut manger une perdrix, elle arrive toute seule sur un plateau, toute cuite. On la mange, et de ses os naîtra une autre perdrix.

— Quand se réveillera mon frère, ce soir ou demain?

— Demain matin, quand tout le monde se réveillera.

Lahcène se mit tout à coup à pleurer en se frottant les yeux.

— Ne pleure pas. Azraïne ne frappera pas ton frère avec son gourdin puisque ton frère n'a fait de mal à personne.

— Avec qui je vais jouer maintenant? Mon frère ne me bousculait jamais. Que Dieu envoie la mort à Hamid!

— Que Dieu envoie la mort à Hamid!

— Ma mère a dit: les gendarmes vont lui couper le cou avec un grand couteau. Le couteau tombera sur sa nuque.

— Il ira en enfer. Quand il aura soif, Azraïne lui apportera une cuvette pleine de sang.

Lahcène cessa de pleurer, se leva d'un air résolu et dit :

— Je vais aller au cimetière. Je veux voir la tombe de mon frère.

— C'est par là que les hommes sont partis, répondit Hamel en lui prenant la main.

— Nous allons tous avec toi, ajouta Leïla, impérative, en faisant signe à ses compagnons de suivre.

Sans se concerter davantage, les enfants s'éloignèrent hâtivement des maisons. Ils ne parlaient pas comme s'ils craignaient d'être entendus par leurs parents et rappelés. Ils se fauilèrent entre les haies des jardins et se retrouvèrent très vite à l'extérieur du village. Un petit chemin conduisait vers les collines en serpentant. Ils ne purent le suivre longtemps. Les pierres, les ronces, le chardon envahissaient tout. Ils allèrent au hasard de leurs pas, et Leïla, qui marchait en tête, jurait, par crânerie, que les morts venaient à leur rencontre. Quelques-uns se mirent à pleurer tout bas. Les hommes retrouvèrent les enfants en rentrant du cimetière. Il y en avait deux qui se battaient en hurlant de toutes leurs forces. Ils échangeaient des coups de pied rageurs, agrippés à un bâton de berger orné d'un serpent sculpté, qu'ils avaient ramassé en même temps.

Dans la nuit, Hamel retourna seul sur les collines, blanches et lisses sous la lune. Nulle trace de végétation. L'espace était ouvert au regard. Hamel avançait d'un pas léger. Les collines se démultipliaient à l'infini comme jaillies de chacune de ses respirations.

— Où est le cimetière ? demanda Hamel à un berger rencontré au sommet de l'une des collines, sans troupeau, appuyé sur un bâton orné d'un serpent sculpté.

— Dans le ciel, dit le berger d'une voix triste en dessinant une immense courbe dans l'espace avec son bâton.

Le berger avait bougé lentement le bras, et il avait semblé à l'enfant que plusieurs nuits s'étaient écoulées avant que l'extrémité du bâton ne retrouvât sa place entre les pieds de l'homme.

— Des étoiles. Rien que des étoiles, soupira Hamel.

— Ce sont nos morts qui n'arrêtent pas de nous regarder, dit le berger avec lassitude.

— Tu t'appelles Hamid? dit Hamel en dévisageant le berger.

— Tous s'appellent Hamid! répondit doucement le berger.

— J'ai faim, dit Hamel.

Le berger tira de sa poche un quart de galette d'orge et une poignée de figes sèches qu'il tendit à l'enfant.

— Mange et ne pose plus de questions. J'ai un clou au milieu du front. Cela me suffit.

Hamel mangea et dit:

— Hamid, est-ce bien ton nom?

— Est-ce que je sais, graine de malheur! explosa le berger.

Et son bâton se mit à fouetter l'air avec des sifflements suivis d'abois déchirants jaillis de gueules invisibles. L'enfant gémit, se serra contre le corps chaud de Mouma. L'effroi lui glaçait le sang. Jamais il n'avait eu de visions aussi longues, aussi nettes. D'habitude, ses rêves n'étaient qu'un tourbillon de visages, de paysages, de paroles, qui le laissait le matin dans un état de flottement, de vacuité.

Ce rêve, à quelques détails près, ressurgit des années plus tard avec la même évidence. Le paysage n'avait subi aucune transformation : un moutonnement sans fin de collines blanches et lisses sous un ciel étoilé. Le berger aussi était là, solitaire, toujours appuyé sur un bâton orné d'un serpent sculpté. Ses paupières étaient closes. Dormait-il ou s'était-il oublié dans sa méditation ? Hamel ne proféra aucune parole, n'esquissa aucun geste pour le réveiller. Debout tout près de lui — il lui suffisait de tendre la main pour le toucher —, il le scrutait. C'était l'ancien berger de ses parents, Saci, qu'il considérait un peu comme son frère aîné.

La veille, Marie et son époux, le sergent André, étaient venus à la maison annoncer au père la mort de Saci, survenue le jour même dans la montagne au cours d'un accrochage. Le sergent avait d'abord essayé d'adopter une attitude grave pour ne pas choquer son voisin, puis, soudain, comme épuisé par ce rôle qu'il s'imposait, il s'était animé, retrouvant sa brusquerie verbale.

— Oui, tout cela arrive par votre faute ! Vous encouragez vos enfants à aller chez les fellagas et quand on vous les tue, vous hurlez !

— Tais-toi, disait Marie, rouge de confusion.

— Et puis, ce n'est pas moi qui l'ai descendu ! Je ne tire pas sur un voisin, fût-il un hors-la-loi ! Tu me diras... dans un accrochage... Enfin, ce n'est pas moi ! Je le crois et je te le dis. Et cet idiot, il est le seul à avoir été tué ! Les autres se sont sauvés. Mais nous avons mis du temps à le

retrouver. Il a été loin avec ses tripes dans les mains. Un coriace!

— Je t'en prie, répétait Marie, les yeux voilés de larmes.

Saci avait disparu du village après la mort du garde-forestier, abattu un après-midi de printemps sur la route de Tif. Ne le croisant plus sur son chemin, ne le voyant plus travailler au jardin, le sergent André avait questionné Hamel:

— Où est donc passé Saci?

— Il travaille à Alger, avait répondu l'adolescent sans se troubler.

Le sergent avait souri et, montrant la montagne de la main, avait dit:

— A Alger! Oui! C'est là où il y a beaucoup d'arbres, des grottes et des chacals?

Saci, orphelin de père et de mère, avait été recueilli par les parents de Hamel à l'âge de huit ans. A son arrivée, le père l'avait emmené dans un magasin et avait dit:

— Choisis, petit, ce que tu désires.

Il l'avait ensuite accompagné au hammam et l'avait frotté de ses propres mains. Saci évoquait avec émotion ce jour devant la tante Aïcha:

— Tante, je n'oublierai jamais. Le matin, j'étais couvert de haillons et le soir, vêtu comme un roi. Des espadrilles bleues, un pantalon en velours, une chemise bleue, un chapeau de paille plein de couleurs.

Hamel le suivait parfois dans les collines. Saci se dé-

chaussait pour mieux courir, chassait les oiseaux avec sa fronde, chantait à pleine voix, jouait des airs de sa flûte de roseau, racontait des histoires d'ogres et de fauves. Il lui arrivait aussi de se cacher au fond d'un ravin, derrière un rocher ou un buisson, et d'émettre des grognements, des glapissements pour effrayer Hamel qui, au contraire, se mettait à rire.

Un jour, après avoir rangé sa flûte, il avait commencé à parler de la mère de l'enfant, la vraie, la noire, celle qu'on avait enfermée dans la pièce recouverte par la vigne. C'était la première fois que quelqu'un entretenait ouvertement Hamel de sa mère. Ce qu'il savait jusque-là sans avoir jamais posé de questions, mais seulement en étant attentif au remuement de sa mémoire et aux propos allusifs échangés autour de lui, c'est que sa mère s'appelait Zaïna, qu'elle était noire et que la tante Aïcha l'avait élevée comme sa fille.

Quand Saci était arrivé à la maison, elle était là. Elle allait et venait comme les autres femmes. Elle n'était pas folle, mais seulement belle. Une fleur. Elle le fascinait. De temps en temps, la tante Aïcha demandait à Saci de jouer un air de flûte. Il acceptait tout de suite et s'asseyait sur le carrelage parmi les femmes. Il soufflait dans son roseau en dodelinant de la tête. Sur un signe de la tante, Zaïna se levait et dansait accompagnée par un battement de mains général. Même Mouma paraissait sous le charme de la danseuse.

— Ne dis rien à Mouma, ni aux autres.

Hamel avait hoché la tête, rassurant, et le berger avait ajouté :



— Un jour, quand tu seras plus grand, ta tante te dira tout.

Les vaches furent vendues et Saci ne s'en alla pas. Il était devenu comme un membre de la famille. Quand Hamel rentrait du lycée, il lui arrivait de prendre un matelas et d'aller dormir dans la chambre de Saci. Saci ne lui cachait rien de ses activités clandestines. Il pensait que tôt ou tard il serait obligé de rejoindre les maquisards.

— Je n'ai pas le courage de tirer sur un homme. Une vie qu'on arrête d'une balle..., confia-t-il à Hamel un soir.

Un jour, Hamel fut chargé par son père de porter une boîte de médicaments aux maquisards, cachés chez des paysans dans les environs du village. Un homme qu'il connaissait l'attendait sur le chemin. Il prit la boîte et lui demanda de le suivre, visiblement contrarié.

— Quelqu'un veut te voir.

L'adolescent eut un léger sourire d'acquiescement. L'homme se dirigea d'abord vers les maisons, puis se ravisa — sans doute ne tenait-il pas à ce que Hamel sache dans quelle maison logeaient les maquisards — et conduisit son visiteur vers les meules de paille alignées autour de l'aire de battage à l'écart du hameau.

— Ne bouge pas d'ici, dit sèchement l'homme avant de disparaître.

Hamel s'adossa contre une meule, ferma les yeux pour atténuer son émotion. Il n'avait pas entendu Saci s'approcher. Son rire l'avait fait sursauter. Il se tenait devant lui, en habits civils et en pataugas, amaigri, une cigarette à la main. Ils parlèrent longuement, puis Saci sortit son pistolet.

— Je me contente de ça. On m'a promis un fusil. J'attends les désertions des harkis.

Il se tut et ajouta d'une voix presque murmurée où perçait une pointe de douleur :

— Pour le garde-forestier, je ne voulais pas. Il n'était pas mauvais et les traîtres ne manquaient pas. On m'a alors dit : si tu as peur, rends-nous le pistolet. D'autres feront le travail à ta place.

Le corps de Saci, bleui, enflé, fut déposé sur la place du village, éclairée par un soleil bas. L'après-midi, une jeep équipée d'un haut-parleur avait sillonné le village appelant la population à assister à un rassemblement d'informations en fin de journée. Hamel se trouvait dans la foule. Son père était resté à la maison. Un chien errant, indifférent à la présence de la foule et des soldats, chercha à s'approcher du cadavre. Les soldats le chassèrent à plusieurs reprises. Il s'éloignait un moment puis revenait, le museau frôlant le sol, l'air plein de soumission. Excédé par tant d'entêtement, le chef des harkis accourut et lui envoya un terrible coup de pied dans le ventre. Le chien roula à terre, se releva, terrorisé, et s'enfuit en poussant un long hurlement, rendant l'atmosphère un peu plus oppressante.

L'officier, mince, le regard clair, s'approcha du micro fixé à une perche plantée près de la jeep et commença son discours. Il ponctuait ses phrases par un geste de la main. Les mots qui sortaient du haut-parleur bourdonnaient dans la tête de Hamel, entremêlés, indistincts. Hamel

voulait écouter, saisir les paroles de l'officier qui n'arrêtait pas de se retourner vers le corps de Saci allongé sur une couverture militaire. Des images partagées entre la pénombre et une lumière brute s'étaient brusquement mises à osciller dans sa mémoire. Elles ne le surprenaient pas. Elles étaient tapies en lui depuis toujours, depuis ce jour lointain de l'enfance, impressionnant de canicule et de silence. Mais il ne comprenait pas pour quelle raison elles faisaient surface aujourd'hui seulement.

Dans la maison, tout est immobile. C'est l'heure de la sieste. Hamel, nouvellement circoncis, est resté avec ses deux sœurs aînées, Malika et Dalila. Les autres filles ont accompagné Mouma et la tante Aïcha à une fête, un mariage ou une circoncision dans le village. Le père travaille ou se repose dans son cabinet à l'autre extrémité de la maison. Hamel est étendu sur une natte, le front moite. Une lumière grise baigne la pièce malgré les volets rabattus. Derrière le rideau jaune de la porte, on devine l'acuité de la lumière. Il ne dort pas. A travers ses paupières mi-closes, il voit tout. Il ne sait pas à quel moment Saci est entré dans la pièce. En émergeant de sa rêverie, il l'a découvert près de la porte, la chemise ouverte sur la poitrine, l'air un peu inquiet. De ses deux sœurs, seule Malika est présente, debout, dans une robe rouge, face au berger. Elle regarde son frère qui ne bouge pas, qui continue à respirer avec régularité. L'appellerait-elle, qu'il répondrait aussitôt. Mais elle ne l'appelle pas, et lui n'éprouve pas le besoin de remuer, de manifester sa présence, submergé par une torpeur délicieuse, complice. Remontant sa robe d'un geste vif, elle s'accroupit avec

souplesse, les cuisses écartées. Le berger semble indécis. Son regard va de l'enfant à la porte. Elle lui sourit et il s'agenouille sans hâte comme quelqu'un qui prie. La main brune marque un moment d'hésitation avant de se perdre entre les cuisses blanches qui frémissent légèrement.

Hamel n'avait pas vu sa tante vieillir. Il l'avait toujours connue pleine de vitalité. Malgré son âge, elle participait aux travaux domestiques avec la même ardeur que les filles et Mouma. Aussi lorsqu'il la trouva recroquevillée sur elle-même dans la cuisine, il eut le sentiment que ses forces venaient tout juste de l'abandonner. La tante commençait à perdre la vue. Le père voulut l'emmener à Tif pour un examen ophtalmologique. Elle refusa, disant sans rancœur que, pour le temps qu'il lui restait à vivre, le peu de vue qu'elle conservait lui suffisait. Quand son neveu et ses nièces insistaient pour qu'elle se rende auprès d'un médecin, elle répondait en soupirant :

— La nuit ne m'impressionne pas mes enfants. Je l'ai déjà vue en plein jour.

Dans son enfance, la tante Aïcha avait été témoin d'une éclipse du soleil. Elle gambadait au bord de l'oued avec ses compagnes pendant que les femmes lavaient le linge, quand le ciel s'était tout à coup assombri. Les gens s'étaient sauvés en proie à l'épouvante, hormis la tante Aïcha qui, sourde aux appels de sa mère et de ses sœurs,

avait grimpé sur un rocher pour lancer un you you en direction du disque solaire visible derrière le voile d'ombre. Hamel connaissait bien cette histoire. Pourtant en entendant sa tante dire avoir vu la nuit en plein jour, il ne savait pas si elle faisait allusion à cet événement de son enfance ou à un autre souvenir plus noir dont elle portait les secrètes meurtrissures.

Le vendredi, elle priait son neveu de l'accompagner à l'école coranique située de l'autre côté du jardin. Le maître l'accueillait avec déférence. Il lui apportait un coussin et elle se couchait sur la natte d'alfa, au fond de la salle, enroulée dans son châle, le visage tourné vers les élèves. Hamel s'arrangeait pour s'asseoir en face d'elle. Il la regardait par-dessus sa planche inclinée sur ses genoux relevés et elle lui semblait encore plus mystérieuse. Il oubliait les versets qu'il devait apprendre et réciter devant le maître en fin d'après-midi. Il partait dans de profondes rêveries.

Pourquoi notre village s'appelle-t-il la Source rouge ? La voix de sa tante qu'il était le seul à entendre lui répondait.

Saïd et sa fille Zoubaïda vivent sur le grand plateau, derrière les collines. Les chemins de terre passent bien loin de leur maison. Parfois, ils aperçoivent là-bas, tout au bout, à la jointure du plateau et du ciel, des ombres empressées.

— Que se passe-t-il, ma fille ? Depuis la mort de ta mère, aucun voyageur ne nous a rendu visite. Dieu nous a-t-il oubliés ?

— C'est que les voyageurs connaissent mieux le chemin, père. Ils ne s'égareront plus.

Saïd soupire, sans détacher ses yeux de l'horizon.

— Nous sommes pauvres, ma fille, mais nous sommes heureux quand un voyageur honore notre maison. Il nous apporte les nouvelles de la terre et des hommes.

Or, un soir, deux voyageurs vêtus de blanc, montés sur deux chevaux blancs, mettent pied à terre devant la petite maison. Saïd et sa fille, qui les ont vus s'approcher, attendent sur le seuil, le visage épanoui. Les deux hommes se ressemblent comme deux jumeaux. Même carrure, même vêtue, mêmes yeux verts, même nez droit, même moustache noire. Leur beauté éblouit le regard. Deux anges descendus du paradis!

— Hôtes de Dieu, soyez les bienvenus!

— Que le bien et la paix soient avec toi, homme! Nous allons au village de la Source claire, au-delà des collines. La nuit tombe. Accorde-nous le gîte jusqu'à l'aurore. Nous t'offrons deux pièces d'or.

— Que dites-vous là, mes frères? Je ne suis pas un marchand. Vous êtes mes hôtes pour cette nuit et pour d'autres nuits si vous le souhaitez.

La fillette attache les chevaux sous les amandiers, puis apporte une cruche de lait aux voyageurs, assis dehors sur le banc de pierre avec le père. Saïd et sa fille laissent leurs hôtes se reposer et se retirent à l'intérieur de la maison. Ils s'interrogent du regard, l'air préoccupé. Tous deux pensent au dîner.

— Qu'allons-nous offrir à nos invités, Zoubaïda? Nous n'avons que de la galette d'orge et du lait. Ils viennent de loin. Ils doivent avoir faim, ma fille.

— Il faut faire honneur à nos hôtes, père. Sacrifions la chèvre.

Saïd dévisage sa fille avec étonnement.

— C'est ta chèvre, ma petite, et notre bien unique. Si nous la sacrifions, nous n'aurons plus de lait.

— Il faut faire honneur aux hôtes de Dieu, père.

Pendant que Saïd égorge la chèvre et la dépèce derrière la maison, Zoubaïda, les manches retroussées, allume le feu non loin des deux voyageurs toujours assis sur le banc de pierre. Les yeux des deux hommes, posés sur la fillette, se sont subitement rétrécis.

Mais que regardent-ils avec cette intensité? se dit Zoubaïda en continuant de s'activer. Sans doute ont-ils faim? C'est l'approche du dîner qui leur donne ce regard.

Le père et la fille mangent avec les deux visiteurs, installés sur la natte déroulée au pied du banc de pierre. Après avoir bu le thé, les deux hommes saisissent le broc d'eau et s'éloignent en direction des amandiers. Quand ils réapparaissent, Zoubaïda remarque l'éclat de leurs yeux.

— Comme leurs yeux brillent! Peut-être ont-ils hâte de rendre leur devoir à Dieu?

Ils prient côte à côte, longuement, sur la natte que le père a recouverte d'une couverture. Quand les deux hommes ont fini d'implorer la miséricorde du Seigneur, Saïd dit:

— Frères, vous devez avoir sommeil. Votre parole a été pour nous pareille au miel. Ma fille vous a préparé un lit dans la maison à l'abri des insectes et de la fraîcheur de la nuit. Nous, nous dormirons sur cette natte. Nous avons l'habitude. Que votre nuit soit douce!



Zoubaïda et son père ne tardent pas à s'endormir. Dans la maison éclairée par une bougie, les deux voyageurs veillent. Ils parlent à voix basse.

— Ces gens sont pauvres. Regarde comme leur maison est vide. Mais où ont-ils été chercher les deux paires de bracelets ?

— Par Allah ! Je n'ai jamais vu de bijoux aussi rutilants ! On dirait l'œil du soleil, mon frère !

— Levons-nous ! Nous ne devons pas laisser passer cette chance.

— Oui. Levons-nous, mon frère. C'est Dieu qui nous a conduits jusqu'ici.

Ils entrebâillent la porte avec précaution. Sous la clarté de la lune, Saïd et sa fille, allongés côte à côte, dorment paisiblement. Saïd ne pousse aucun cri quand les deux lames s'enfoncent simultanément dans sa poitrine. Mais son corps se déporte avec violence, heurte Zoubaïda comme pour la réveiller. La fillette ouvre les yeux, mais les deux frères la tiennent déjà, chacun par un poignet. Elle ne comprend pas ce qu'il lui arrive et ce qu'il est arrivé à son père, inerte sur la natte. Elle se débat. Elle hurle. Les deux hommes tirent avec rage sur les bracelets d'or. Ils tordent dans tous les sens les poignets de la fillette. Les os craquent, mais les bracelets refusent toujours de passer.

— La hache ! Là-bas près des cendres.

Pendant que l'un ramasse la hache, l'autre plaque le bras de la fillette sur le banc de pierre. Alors, deux cris effroyables montent jusqu'aux étoiles. Et bien des veilleurs sur le dos de la terre ont vu, à ce moment précis, les

étoiles trembler et la lune qui était pleine se rapetisser au point de disparaître dans la multitude des astres. Les gens ont dit :

— Quelque part sur la terre, l'innocence saigne. Revenons vite dans nos maisons et prions.

Les deux chevaux blancs galopent toute la matinée et tout l'après-midi. Au crépuscule, les deux frères atteignent la Source claire. Ils veulent se rafraîchir et faire boire les chevaux avant d'entrer dans le village. La source coule au pied d'un rocher. Les deux hommes s'accroupissent et plongent leurs mains ouvertes en conque dans le ruisseau. Ils ont tellement hâte de se désaltérer qu'ils ne réalisent pas tout de suite que l'eau qu'ils approchent de leurs lèvres est devenue couleur de sang. Quand ils reculent, les yeux exorbités par l'épouvante, leurs mains, leurs barbes et leurs bouches sont déjà rouges. Ils reviennent vers l'eau, y plongent leurs mains pour faire partir le sang. Mais, cette fois-ci, c'est tout le ruisseau qui prend une teinte rouge. Les chevaux qui s'apprêtent à boire s'affolent, se sauvent en hennissant.

On dit que les deux frères ont passé la nuit à se frotter la bouche, la barbe et les mains avec du sable. Ils ont aussi frotté sur des roches rugueuses leurs bouches et leurs mains jusqu'à s'arracher la peau. Aujourd'hui, ils sont deux ou trois fois centenaires. Ils ne sont pas morts et sans doute vivront-ils jusqu'au jour de l'apocalypse. Ils marchent sur les routes d'Orient et d'Occident, voûtés, les mains, la barbe et la bouche rougies à jamais par le sang de ceux qui les ont accueillis, un soir, dans leur maison, sur le grand plateau, derrière les collines. Ils visitent les

tombeaux des saints, dorment dans les mosquées. Ils ne parlent plus. A force d'implorations et de prières, leurs langues se sont usées.

La source où ils ont plongé leurs mains a saigné pendant quarante-cinq ans, le total des âges de Zoubaïda et de son père. Trente-trois ans pour l'un, douze pour l'autre. Le village est resté désert durant un siècle. Puis, quand la source a retrouvé sa limpidité, les descendants des anciens habitants sont revenus. Ils ont relevé les maisons, planté des vergers, aplani des aires pour battre le blé. Aujourd'hui, la Source rouge est presque tarie. Mais la tante Aïcha dit qu'une fois par an elle laisse passer une goutte de sang. Et sur les bords du ruisseau, de cette goutte de sang naît l'adonis.

Avec ses cinq mariages — répudiée à quatre reprises parce que frappée de stérilité, mais aimée jusqu'à la déraison par son dernier époux —, et ses pérégrinations à travers le pays, la tante Aïcha paraissait aux yeux de Hamel douée de plusieurs existences fabuleuses. Sans se demander s'il était dans l'histoire ou la légende, il lui emboîtait le pas, traversait des contrées inconnues, au milieu d'une nébuleuse de temps.

Une maison de pierre, imposante, sur les contreforts d'une montagne sombre. La tante Aïcha est jeune mariée. Son mari et ses beaux-frères fréquentent les souks de la région, achetant et vendant des moutons. Les hommes sont debout dès l'aube. Ils se lavent, font la prière, mangent hâtivement du couscous réchauffé et se mettent

aussitôt en route pour échapper à la brûlure du soleil. Or, un jour, Moussa, l'époux de la tante Aïcha, en faisant ses ablutions dans le jardin, assis sur un tronc, sent tout à coup peser sur son dos une force surhumaine. Un être d'un poids fantastique est juché à califourchon sur ses épaules. Il tente par sa pression de l'enfoncer sous terre, de l'étouffer, de le démembrer. Quand l'un de ses frères, intrigué par son absence, le rejoint, il le trouve plié en deux, le front sur les genoux, claquant des dents comme en proie à une violente fièvre.

Moussa reste couché pendant quatre jours, incapable de parler, de dire ce qu'il lui est arrivé. Et lorsqu'il parvient à se remettre debout, il ne peut redresser son dos. On fait venir à la maison un vieil homme réputé pour sa sagesse et sa sainteté qui, après avoir ouvert le Livre, dit :

— Notre fils a été frappé par le maudit entre les deux épaules pendant qu'il faisait ses ablutions dans la demi-obscurité du matin.

Les proches de Moussa pensent alors à l'âne gris, cet âne qui apparaît l'été aux alentours de la maison notamment au crépuscule, et disparaît sans laisser de traces. Le saint homme réfléchit et dit :

— Organisez donc une cérémonie de conjuration. Donnez à manger aux pauvres et faites danser le malade. Quand tombera la nuit, qu'il aille sur le pont, seul. Sur ton chemin, garde-toi bien de tourner la tête. Ne regarde jamais derrière toi. Car, lui et ses congénères, Dieu les maudisse sept fois, seront là. J'ignore sous quelle forme. Mais ne regarde pas derrière toi. Sur le pont, crache trois fois dans l'eau et conjure le fils du feu de te laisser en paix par Allah et les anges du ciel et de la terre.

On égorge trois moutons. Les femmes, assistées de parentes, roulent le couscous. Pauvres, mendiants et vagabonds mangent à satiété. Puis arrivent les gens de la musique et ceux qui aiment s'enivrer de danse. Moussa, le dos noué, fait quelques pas avec les danseurs et se rassoit sur la natte entre les musiciens, le front blême. Après la fête — la nuit est tombée depuis longtemps —, il s'enveloppe dans un burnous et se dirige lentement vers le pont, appuyé sur une canne.

Tout est calme autour de Moussa jusqu'à ce qu'il arrive aux abords de la rivière. Là, sortis des abysses de la terre ou tombés des étoiles, des milliers de chats se mettent à le suivre, miaulant tous ensemble dans son dos. Moussa frissonne de tout son être, mais ne se retourne pas. Le sage l'a averti. Il veut aller plus vite, courir. Ses jambes refusent de lui obéir. Il n'est pas loin du pont, mais l'atteindre lui semble hors de ses forces. Il marche encore, assourdi jusqu'à perdre l'équilibre par le miaulement infernal des milliers de chats qui le talonnent avec entêtement. Il s'engage sur le pont. Les chats cessent de miauler. Il résiste à la tentation de regarder derrière lui. Il se penche par-dessus le parapet et, rassemblant dans un effort ultime ce qu'il lui reste de salive, crache trois fois dans l'eau en disant d'une voix exténuée :

— Par Allah! Par les anges du ciel et de la terre!  
Laisse-moi en paix!

Il sent sur sa nuque un ongle acéré lui inciser la peau. Il ne se retourne pas. Par l'entaille, un froid glacial s'insinue dans son corps, se répand dans ses veines. Moussa est sur le point de s'évanouir. De ses deux mains, il s'agrippe au

parapet. Et à ce moment précis, un âne qui se tenait vraisemblablement dans son dos saute dans la rivière en décrivant dans l'air une courbe de feu aveuglante. La gerbe d'eau qu'il soulève projette ses éclaboussures jusqu'au visage de Moussa.

Moussa revient sur ses pas avec peine, envahi par un bourdonnement incessant. Ses frères, transis d'angoisse, attendent sur le chemin. Ils le hissent sur le dos d'une ânesse et rentrent à la maison. Ils le couchent, recouvert de plusieurs couvertures de laine tant il semble avoir froid. Il sombre dans un sommeil profond. Le sage, rappelé, rassure sa famille. Quand au bout de trois jours et trois nuits Moussa retrouve ses esprits, il réclame une tasse de lait et commence à narrer par le menu détail devant ses proches médusés les événements qu'il a vécus sur le pont. Le saint l'écoute en balançant la tête. Il dit :

— L'ennemi de Dieu est parti.

Moussa se lève et se remet à marcher. Peu à peu, son dos se dénoue, retrouve sa posture verticale et sa vigueur. Quant au mystérieux âne gris qui venait rôder de temps en temps autour de la maison, jamais on ne le reverra.

Hamel était si imprégné de la parole de sa tante, de ses récits, qu'il avait parfois le sentiment d'avoir partagé sa vie et ses émotions, d'avoir eu une autre vie.

Il est sur le balcon près de sa tante, dans la ville de Tif. Ils dominent la longue rue des marchands de tissu, noire de monde. Des hommes, des enfants attendent sur les trottoirs, parlant à voix basse. Les femmes ont entrebâillé

portes et rideaux de fenêtres. Quelques-unes se tiennent sur les balcons et sur les terrasses. Le voilà le condamné à mort ! Il arrive par la porte du Sud. Il marche au même pas que son père, une cigarette entre les lèvres. Des gouttes de sueur perlent sur son front bruni. Des larmes brillent dans les yeux du père qui a l'air si vieux, si frêle, qu'on s'attend à le voir chanceler d'un moment à l'autre, s'effondrer sur la chaussée grise. Le silence. La compassion. On regarde.

On regarde celui qui va avoir la tête coupée demain à l'aube. La guillotine. La lame froide sur la nuque. Il fait sa dernière promenade dans la vie aux côtés de son père. On lui a dit :

— Quel est ton vœu ultime ?

— Me promener avec mon père, a-t-il répondu, dans la rue des marchands de tissu comme autrefois quand je le suivais, agrippé à sa manche.

La tante Aïcha qui voit pour la première fois l'homme appelé par la mort pleure, comme les autres femmes, comme Hamel.

Le lendemain, une complainte apportée par la nuit, échappée de quelque poitrine meurtrie, court sur toutes les lèvres. La tante Aïcha et les voisines la répètent, émues jusqu'aux larmes. Hamel écoute, enregistre, reprend en sourdine.

*« Il remontait pour la dernière fois la rue des marchands de  
[tissu.*

*O mon foie blessé !*

*Les magasins étaient pleins de linge blanc.*

*O mon foie blessé!  
Que de linceuls pour un seul homme!  
O larmes! Parlez de la peine de son père. »*

Le jour de l'Aïd, quelques semaines à peine avant sa mort, la tante Aïcha, dès son réveil, fit venir Hamel auprès d'elle. Elle avait beaucoup maigri, mais ne se plaignait d'aucun mal. Même de sa vue, à présent très affaiblie, elle ne parlait jamais. Elle chercha la main de son neveu.

— Mon enfant, Dieu te bénisse! Va voir Brahim le bûcheron. Dis-lui de nous prêter son ânesse. Aujourd'hui, c'est l'Aïd. Mon cœur m'a dit: va voir les morts. N'oublions pas les morts. La vie passe et ne reste que la demeure éternelle.

Hamel sentit son cœur battre à coups précipités. Un vol de cigognes affolées traversa sa poitrine. Mouma, qui avait tout entendu, ne fit aucune objection. Elle exprima seulement son étonnement par un battement de cils. Voilà des années que la tante Aïcha ne s'était pas rendue au cimetière.

— Puis mon enfant, que Dieu te bénisse, descends au village. Achète-moi un pain frais, un kilo de dattes et deux bougies blanches.

— Mais, tante, pourquoi acheter du pain, dit l'une des filles. Nous pourrons te préparer une galette en un clin d'œil.

— Dieu vous bénisse, mes filles! Je veux que mes offrandes m'appartiennent entièrement. L'aumône qu'on fait doit venir du cœur.



Sa main fouilla dans sa robe entre les seins et sortit un mouchoir où étaient serrées des pièces de monnaie.

— L'argent qui restera, garde-le. Achète des pétards ou va au cinéma.

Un sourire lointain s'ébaucha sur les lèvres de Hamel. Son esprit était à mille lieues des distractions de ce jour de fête. Il avait la certitude, sans savoir d'où lui venait de sentiment, que l'événement si attendu allait survenir ce jour même. Sa tante, Mouma et son père étaient les seules personnes qui n'évoquaient jamais devant lui le souvenir de sa mère, fût-ce en prononçant son prénom. De Mouma et de son père, il n'espérait rien. Mais sa tante, elle, devait parler, et il savait qu'elle le ferait un jour, pour le sauver.

Hamel aida sa tante à monter sur le dos de l'ânesse et sans perdre de temps se mit en route. Le pain, les dattes, les bougies, une bouteille d'eau dans un panier qu'il tenait à la main. Devant la petite mosquée en pisé, où on déposait les offrandes, un groupe d'enfants, venus d'un hameau voisin, jouaient en mangeant de la galette et des dattes. La tante Aïcha, soutenue par Hamel, mit pied à terre. L'ânesse, libérée, alla paître dans les tamaris au bord d'un ruisseau. Les enfants s'approchèrent en souriant. Hamel leur confia son panier en leur disant de répartir équitablement l'aumône entre leurs familles et de ne pas oublier, le soir, d'allumer les bougies à l'intérieur de la mosquée. Il leur demanda aussi de surveiller l'ânesse. Serrant ensuite le bras de sa tante sous le sien, il se dirigea vers le cimetière, attentif à l'état du chemin. Sans limites apparentes, le cimetière se perdait entre rocaille et buissons fleuris. Près d'une tombe récente, deux

femmes drapées de blanc, le visage découvert, pleuraient doucement. Il n'y avait personne d'autre dans le cimetière. Hamel mena sa tante jusqu'à une pierre posée comme un siège à l'ombre d'un frêne solitaire.

Accroupi, le dos contre le tronc de l'arbre, Hamel pensait à la tombe de sa mère, impossible à situer dans cet espace uniforme. Plus fort que la mémoire des vivants, le temps effaçait tout repère, rendait les tombes anonymes avant de les confondre avec la terre brune laissée aux cailloux, aux aïelles, au thym, à l'aubépine.

— Mon petit, toute tombe que tu vois est celle-là même que ton cœur recherche, dit la tante Aïcha dans un murmure comme si elle avait deviné les pensées de son neveu.

Elle se pencha, ramassa une poignée de terre, la huma et ajouta :

— J'arrive, ma terre. J'arrive.

Les yeux de Hamel s'emplirent de larmes. Combien d'heures Hamel avait-il passées dans le cimetière à écouter sa tante ? Trois heures ? Quatre heures ? Une éternité ? Il l'avait écoutée, immobile contre le tronc du frêne, avec la sensation déchirante que chaque mot qui passait ses lèvres était une goutte de sang.

C'est Mouma qui incita le père à prendre une deuxième femme, une année à peine après leur mariage. Elle dit :

— Je suis comme la mule. Remarie-toi pour avoir des enfants.

On lui suggéra, dans son entourage, des remèdes

qu'elle rejeta avec fermeté. Comme son mari, tout entier à ses activités de guérisseur, ne disait ni oui ni non, elle précipita les événements et lui choisit elle-même une épouse aussi jeune qu'elle. C'est elle qui parlementa avec la famille de la fille, négocia la dot. Et c'est elle qui ordonna la fête. Le soir des noces, elle accompagna jusqu'à la porte de la chambre nuptiale la mariée, impressionnée ou déjà sourdement inquiète de devoir vivre désormais dans le voisinage d'une rivale aussi froide, aussi résolue.

Stupéfaction dans le village où pareil événement ne s'était encore jamais produit. Les uns admirèrent le dévouement de Mouma. Les autres la jugèrent trop zélée, trop imprudente.

— Ce qu'elle est en train de faire ne la sauvera pas de la déchéance. Tôt ou tard, la nouvelle va la détrôner, surtout si elle n'est pas stérile comme elle.

Les gens se trompaient. La deuxième femme de Mahna accoucha de cinq filles en l'espace de cinq ans, mais jamais ne put s'imposer face à Mouma, maîtresse incontestée de la maison. Mouma décidait de tout, même des nuits où l'autre devait rejoindre l'homme. Puis, un jour, l'autre mourut sans avoir été malade.

— C'est le désespoir. Elle n'a eu que des filles, la pauvre créature.

— Dieu nous garde ! Ça ressemble plutôt à une histoire de jalousie et de poison.

A la même époque, la tante Aïcha qui habitait les pays du Sud perdit son mari. Lasse de vivre loin de son village natal, elle revint auprès de son frère, accompagnée d'une

adolescente noire, belle, gaie, Zaïna, qu'elle avait recueillie toute petite. Dès que Mouma aperçut Zaïna, elle songea à la donner à son mari comme nouvelle épouse. La tante Aïcha, troublée, essaya tous les arguments pour décider sa belle-sœur, qui ne lui avait jamais inspiré confiance, à changer d'avis. Mais Mouma était plus forte qu'elle. Elle disait en dévorant Zaïna des yeux :

— Tu nous donneras un garçon. Cette maison a besoin d'un mâle. Les filles, il y en a déjà cinq. Ça suffit.

Mahna ne s'opposa pas au désir de sa première femme et le mariage fut célébré. Les gens considérèrent Mouma avec une perplexité mêlée d'effroi, ne parvenant pas à saisir ses motivations, à percer ses desseins.

— Dieu protège la petite !

Zaïna ne tarda pas à être enceinte. Mouma redoubla de sollicitude à son égard. Et quand l'enfant naquit, elle l'entoura de ses soins, de sa tendresse, comme si elle l'avait elle-même mis au monde.

— Ne te soucie de rien, disait-elle à Zaïna. Hamel, c'est mon fils. Je veille sur lui. Pense seulement à toi. Habille-toi, sois belle, chante, danse, fais ce qu'il te plaît !

Au début, Zaïna et la tante Aïcha s'amusèrent du comportement possessif de Mouma, attribué à sa soif de maternité. Puis, elles s'en inquiétèrent. Mouma devenait brutale dans son désir de possession. Dès que le bébé avait fini de téter, elle le retirait à sa mère et l'emportait. Un jour, elle fit venir une femme à la maison et lui proposa d'allaiter l'enfant. Zaïna, surprise, protesta en exhibant ses seins gonflés. Mouma la fusilla du regard.

— Ton lait, sers-le aux chiens ! Hier, il a tout rendu ! Tu veux donc me le tuer ?

Mouma permettait de moins en moins à Zaïna d'approcher l'enfant. Elle lui reprochait de le porter sans délicatesse, de lui causer du mal. D'ailleurs, Hamel n'avait pas besoin d'elle. Zaïna pleurait en cachette, désorientée. La tante Aïcha était impuissante. Elle se disputa avec Mouma qui menaça, à la fin, de la chasser de la maison. L'homme semblait n'être au courant de rien, retiré dans son cabinet de travail. Zaïna ne le rencontrait presque plus. Mouma seule le rejoignait certaines nuits dans sa chambre.

Un matin, à son réveil, Mouma ne trouva pas Hamel dans son berceau. Elle chercha dans toute la maison, en vain. Zaïna avait disparu en emportant son fils. On inspecta les alentours de la maison, on fouilla le jardin, on interrogea les gens. Assisté de voisins, le père sillonna les collines jusqu'à la tombée du jour.

Mouma se lamentait, inconsolable. Une vieille parente prit le risque de lui faire la morale.

— Tu n'as pas été juste avec elle. Tu lui as enlevé son enfant. Voilà pourquoi elle s'est sauvée. Une mère, c'est une mère.

— Dieu m'est témoin. Je n'ai pas fait de mal, répondit Mouma à travers ses larmes. Je m'occupais du petit. Voilà tout. Je l'aime. Elle n'a aucune expérience. Elle est trop jeune. J'ai peur qu'elle ne le tue maintenant. Elle ne sait même pas le tenir dans ses bras. Mon pauvre petit!

Zaïna fut retrouvée, deux jours plus tard, par des bergers dans une grotte de la montagne. Assise sur le sol, les jambes croisées, elle chantait. Son fils, couché devant elle, sur un lit de feuilles sèches, souriait. Personne ne

comprit comment elle avait pu aller si loin, avec son enfant dans les bras, elle, étrangère au pays. Mouma la traita de folle et lui interdit de toucher l'enfant. Zaïna ne pleura pas. Elle sombra dans la mélancolie, se négligea, ne se lava plus, ne changea plus de vêtements, se mit à parler toute seule. Puis, un jour, secouée par un accès de fureur, elle arracha ses habits, les jeta au loin et, debout au milieu de la cuisine, urina sur les mains de Mouma en train de pétrir la galette. Mouma la considéra comme tout à fait démente. Pour prévenir de nouvelles extravagances, elle l'enferma dans une pièce isolée au fond de la cour, cachée sous une vigne épaisse.

Le père émergea de son indifférence, réalisant soudain que Mouma allait trop loin. Il se précipita auprès de Zaïna qui le repoussa avec un grand éclat de rire, disant qu'elle ne désirait plus voir le jour et les yeux des humains. L'ombre la protégeait et les yeux des serpents débordaient d'affection pour elle. Elle montra des marques serpentine éparées sur les murs, probablement dues à l'humidité. Par la suite, utilisant des morceaux de charbon, des noyaux de fruits, des objets pointus, elle avait tracé d'autres signes évoquant des serpents ondulants, dressés verticalement, enroulés sur eux-mêmes. Le père insista pour qu'elle reprenne sa place dans la maison, mais elle ne céda jamais à ses prières.

Zaïna demeura donc dans la pièce isolée au fond de la cour n'acceptant que les visites de la tante Aïcha. Elle sortait uniquement la nuit, une ou deux fois par semaine, pour marcher dans la cour derrière la tante Aïcha, effarouchée, ne désirant être vue de personne. Si jamais elle avait

le sentiment que quelqu'un l'observait par l'entrebâillement d'une porte ou d'une fenêtre, elle s'enfuyait en hurlant, les bras repliés sur la tête comme pour se protéger de quelque calamité tombée du ciel.

Dans l'oasis, la tante Aïcha jouissait d'un prestige rare. La solidité de son jugement et sa générosité poussaient vers sa maison bien des gens à la recherche d'un conseil, d'une aide. Hadda dite la muette, venue d'une contrée lointaine, était porteuse d'eau au service de plusieurs familles de l'oasis. Quand elle avait fini de ranger les outres et les jarres dans le vestibule, la tante Aïcha lui faisait signe d'approcher. Hadda s'accroupissait tournée vers le mur, essuyait avec le bas de sa robe son visage trempé de sueur, puis allait s'asseoir sur le seuil de la porte, les yeux troublants par leur lumière. La tante Aïcha lui apportait une tasse de café fumant et un quart de galette levée. Hadda mangeait. La tante Aïcha parlait sans faire de gestes parce que Hadda comprenait tout. C'était un rite qui se reproduisait deux ou trois fois par semaine.

Hadda dormait chez une veuve à qui elle remettait ses gains et les cadeaux qu'on lui offrait. Les gens disaient que c'était la veuve qui imposait à Hadda cette dépendance proche de l'exploitation. Hadda n'exprimait aucun sentiment de révolte. Ce qui se passa le jour où elle disparut, nul ne le sut. On découvrit dans la maison de sa protectrice deux cadavres, la veuve et un homme étranger à l'oasis — tous deux avaient été frappés avec un couteau à la place du cœur. On chercha en vain la porteuse d'eau dans les palmeraies et les dunes.

Une année plus tard, un soir, la tante Aïcha qui ne dormait pas sentit dans le vestibule une présence humaine. Elle entrouvrit la porte de la chambre sans bruit. Près des jarres, quelqu'un — une silhouette familière —, une cruche à la main, se désaltérait. La tante Aïcha n'hésita pas. Lentement, elle se dirigea vers la silhouette qui se baissa pour déposer la cruche. Tout se passa ensuite comme lors d'un rendez-vous secret. Des gestes, des attitudes s'enchaînant avec fluidité et précision. La porteuse d'eau baisa la main de la tante Aïcha et l'introduisit sous son châle. Un bébé y dormait. La tante Aïcha avança l'autre main et le recueillit. La porteuse d'eau toucha trois fois le sein gauche de la tante Aïcha, se retourna, marcha vers le portail et disparut dans la nuit. La tante demeura un long moment au milieu du vestibule obscur, le bébé dans les bras, s'efforçant d'apaiser le tumulte de ses pensées. Elle berça doucement l'enfant pour se convaincre de la réalité de ce qu'elle venait de vivre.

Cette rencontre dans le vestibule, au cœur de la nuit, ne fut jamais ébruitée. La tante la garda pour elle. Pour tous les autres, Zaïna avait été trouvée sur la pierre de la grande porte, déposée dans la nuit par un inconnu. La tante Aïcha qui ne dormait pas avait entendu ses pleurs. Les gens dirent :

— Aïcha est une femme de bien. Elle n'a pas d'enfant, mais la bonté de Dieu est infinie.

Bien plus tard — Zaïna devait alors être âgée de huit ans —, une mystérieuse femme noire, toute voilée et obstinément silencieuse, se présenta, un jour, au hammam. Elle laissa ses chaussures dehors et, sans se découvrir le visage,



pénétra d'un pas assuré dans la salle de baigneuses, suscitant l'étonnement de tout le monde. Elle dévisagea les femmes et les enfants assis ou allongés sur le carrelage, nus. Une vieille osa lui demander :

— Créature de Dieu, cherches-tu quelqu'un ? Dis-moi qui. Je connais tous les habitants de l'oasis.

Elle ne répondit pas et se dirigea vers le fond de la salle où la tante Aïcha lavait la tête de Zaïna. Elle s'arrêta devant elles. De ses yeux émanait une lumière saisissante. Elle se pencha, caressa l'épaule de la fillette d'une main qui semblait trembler. Zaïna, accroupie entre les cuisses de la tante, écarquillait les yeux sans manifester de frayeur. La femme voilée au comportement inexplicable disparut aussi vite qu'elle était apparue. Un brouhaha inattendu emplit la salle. Interrogations. Commentaires. Exclamations. La tante Aïcha demeura à l'écart de cette agitation, bouleversée. Elle ne fit part à personne de ses sentiments, de sa certitude.

Une seule fois Hamel avait vu sa mère : le jour de sa mort, étendue sur un matelas, au milieu d'une pièce vide aux murs griffés, le visage illuminé par un soleil tapi sous sa peau noire. Puis, un jour — il devait être âgé de huit ans —, Marie avait sorti d'un grand placard un tableau où l'on distinguait une jeune femme noire, svelte, riante, dansant au milieu d'autres femmes assises en tailleur, les paupières closes. Il avait regardé longuement la scène, sans bouger, sans poser de questions à Marie, debout à ses côtés, muette et comme désarmée. Quelques années plus tard, après la mort de la tante Aïcha, il avait demandé à Marie de lui montrer de nouveau le tableau. Elle avait hoché la tête avec tristesse avant de dire :

— André l'a offert à son chef quand il est reparti en France.

Comme s'il n'avait rien demandé, Hamel, sans aucun signe de contrariété, se tenait immobile au cœur de ses souvenirs, ravivés avec intensité. Le tableau était devant ses yeux avec ses couleurs, ses personnages, traversé d'énigmes.

— Pourquoi les femmes gardent-elles les yeux fermés? s'entendit-il dire.

— Pourquoi? répondit Marie, pensive, se posant à elle-même la question. Peut-être, parce que j'ai voulu être seule à regarder ta mère danser. Elle était si radieuse.

Elle se tut, l'air douloureux. Elle n'avait jamais parlé à Hamel de sa mère.

— Tu sais, reprit-elle avec une émotion qu'elle ne parvenait pas à masquer. Je n'ai vu ta mère que deux ou trois fois avant son mariage. J'allais rarement chez vous. Mais je savais tout par ma femme de ménage, et cela me causait de la peine. Le tableau que tu veux revoir, je l'ai peint après la mort de ta mère. Qu'André soit maudit! Mais attends!

Elle tendit les mains en avant dans un sursaut de tout son corps.

— Attends, ne bouge pas! dit-elle dans un cri de joie libérateur.

Elle se précipita sur le grand placard, repoussa avec impétuosité les portes coulissantes et commença à en extraire des paquets de toiles qu'elle déficela en haletant avec des gestes fébriles. Les toiles s'entassèrent contre les murs, par terre, sur les chaises. Marie parlait toute seule, proférait des interjections, gémissait de désespoir, maudissait son mari d'avoir introduit du désordre dans son rangement. Soudain, elle s'immobilisa, la respiration suspendue, une petite toile à la main, à peine de la dimension d'une ardoise d'écolier. Elle ébaucha le geste de laisser tomber la toile à ses pieds, puis se retourna vers Hamel, malheureuse.

— Je croyais que c'était autre chose.

Elle lui tendit le petit tableau. Une femme assise en tailleur qui avait les traits de Mouma, parée de bijoux d'argent, la tête prise dans plusieurs foulards de couleurs éclatantes, examinait d'un regard aigu une main noire. D'autres mains, blanches, tendues, semblaient attendre leur tour. La diseuse de bonne aventure occupait le centre de la toile. Elle n'était pas massive, mais une puissance obscure émanait de sa posture, de sa parure, de son regard. Les autres étaient invisibles qui attendaient de connaître leurs destins.

Marie posa le doigt sur la main noire, et quelque chose d'étrange, d'inexplicable, se produisit alors dans l'esprit du jeune garçon. La main noire communiqua sa couleur à la main de Marie, à son poignet, à son bras, à son épaule découverte, à sa gorge, à son visage. L'espace s'était délité. Hamel ne savait plus où il se trouvait. Dans l'atelier de peinture près de Marie ou dans la pièce cachée sous la vigne devant sa mère au seuil de la mort. Sa main droite se leva lentement, tremblante, et vint se poser sur la gorge noire de la femme. Un oiseau éperdu de malheur.

Marie disparut deux mois après la déclaration du cessez-le-feu. Personne ne sut où elle était passée. Sa voiture fut retrouvée à l'entrée de la grande route menant vers la capitale, les papiers et les clefs sur la banquette. Son mari, démobilisé, qui s'apprêtait à partir en France, devint comme fou. Il hurlait devant la porte de sa maison, accusant les fellagas d'avoir enlevé sa femme pour la violer dans la montagne, avant de l'égorger. Il s'en prit ensuite à la femme de ménage, une vieille Algérienne qu'il secoua avec fureur, essayant de lui faire avouer sa complicité avec les bandits. Puis il se rendit auprès du père de Hamel, son voisin, qu'il interrogea sans ménagement, menaçant de le livrer aux gendarmes français encore présents dans le village. Le guérisseur, serein, le prit par le bras et le fit asseoir sur un coussin. Il apporta deux tasses de café et parla avec douceur. André se mit alors à sangloter, le menton sur les genoux.

— Je veux partir avec ma femme. Sans elle, je ne pourrai vivre. Ma femme, c'est ma femme. Les fellagas ne l'ont pas enlevée. Je le sais. Je dis ça comme ça, pour dire,

parce que j'ai mal là, dans le cœur. Elle s'est sauvée, voilà, pour ne pas partir avec moi en France. Elle a toujours dit qu'elle mourrait ici, sur cette terre où elle est née. Moi aussi, je suis né ici. Mais je dois partir. Je n'ai plus rien à faire ici maintenant. J'ai fait la guerre aux Algériens.

Brisé de douleur, l'esprit égaré, il s'abandonna sur le tapis et s'endormit. Deux semaines plus tard, il quitta le village avec ses valises, après avoir confié les clefs de la maison à la femme de ménage.

— Reste ici, lui dit-il, et occupe-toi bien de la maison. Peut-être que Marie va revenir. Si elle revient, écris-moi à l'adresse que je t'ai laissée sans rien lui dire.

Mais Marie ne revint pas et la femme de ménage ne tarda pas à être chassée de la maison par les nouvelles autorités.

L'été, en fin d'après-midi, elle passait sur le chemin de pierre, vêtue d'une robe claire, la démarche souple. Elle était accompagnée d'un chien gris, tavelé de jaune, dont le cou se dressait presque à la verticale, Loulou. Les enfants le craignaient et se sauvaient à son approche. Il se lançait derrière eux parfois, accroissant leur frayeur. Marie le rappelait avec autorité et fixait la laisse au collier. Les sœurs aînées de Hamel la suivaient du regard par l'entrebâillement de la porte, pleines d'admiration et d'envie pour sa chevelure aux reflets bleutés répandue sur ses épaules et ses seins. Hamel aussi la regardait de loin, le cœur en émoi. Elle le fascinait, le troublait. Certains jours,

surmontant la peur que lui inspirait Loulou, il s'approchait de la maison et à travers la haie de chèvrefeuille cherchait à l'apercevoir.

Il entra dans la maison des Français, pour la première fois, plus ému qu'intimidé, la veille de l'Aïd, avec sa sœur Mériem serrant contre elle un plateau de cuivre recouvert d'une serviette brodée. Ses sœurs avaient préparé dans la journée des gâteaux aux amandes et elles avaient tenu à les faire goûter à leur voisine. Marie reçut le présent avec ravissement et sans attendre commença à manger les gâteaux en s'exclamant après chaque bouchée. Hamel ne la quittait pas des yeux. Mais Loulou ne tarda pas à se montrer, énorme, impressionnant. Sa tête arrivait au niveau de la tête de l'enfant. Hamel sentit sur son visage le souffle chaud du chien. Il se figea. Une langue rose, large, sortit de la gueule de l'animal et passa sur son nez comme une caresse gluante. Marie riait en observant la scène.

Par la suite, Hamel revint régulièrement dans la maison des Français pour jouer avec Loulou, pour regarder Marie en train de peindre sous les amandiers du jardin ou dans son atelier ouvert sur une vaste terrasse face aux collines de genêts. Il lui arrivait de pousser jusqu'au garage de Monsieur Pierre, séparé de la maison par le jardin. Monsieur Pierre, vêtu de bleu, coiffé d'un béret marron, passait le plus clair de son temps sur une chaise, devant la porte. Il fumait la pipe et donnait des ordres à André le mécanicien. Parfois, il se levait, se penchait sur un moteur, procédait à quelque vérification. André, tout en travaillant, n'arrêtait pas de parler, de plaisanter, de s'esclaffer. Quand Monsieur Pierre, fatigué de l'entendre, lui

faisait signe de se taire, André se dirigeait vers un tonneau posé dans un coin, y plongeait son bras jusqu'à l'aisselle et en extrayait une bouteille brune qu'il décapsulait avec dextérité et vidait dans sa bouche, la tête rejetée en arrière.

Un matin, Monsieur Pierre s'affaissa sur sa chaise, frappé par un mal en pleine poitrine. On le transporta dans sa maison et le jour même il décéda. Les enfants, curieux, s'étaient amassés sous les frênes face à la porte de l'église. Il y eut un bourdonnement, un chant monotone, puis la porte s'ouvrit au large et le cercueil, d'une dimension surprenante, apparut. Marie, très pâle, était en noir. Il y avait aussi un homme, mince, au regard doux, habillé d'une longue robe noire. L'un des enfants dit précipitamment à ses camarades sans élever la voix :

— Grattez-vous la tête, sinon vous deviendrez teigneux ! C'est le marabout !

Et tous se mirent à se gratter la tête frénétiquement, hormis Hamel qui ne détachait pas ses yeux de la silhouette fragile de Marie.

Les mois passèrent. Marie épousa André le mécanicien. Hamel continuait à lui rendre visite. Quand André le croisait dans la maison, il lui lançait des plaisanteries grivoises tantôt en français, tantôt en arabe.

— Dis-moi, petit mec, le mari, c'est toi ou moi ? C'est moi qui couche avec Marie ou c'est toi ?

Marie répondait en français à son époux qui poursuivait ses taquineries. Alors elle se fâchait, haussait le ton en montrant la porte.

Dès que la guerre fut déclenchée, André ferma le garage et s'engagea dans les goumiers. Il partait souvent en



opération dans l'arrière-pays et Marie demandait de temps en temps à Hamel de passer la nuit chez elle pour lui tenir compagnie. Mouma ne s'y opposait pas et l'enfant en était heureux. Marie lui apprenait le français en lui nommant les arbres du jardin, les parties du corps humain, les animaux, les couleurs.

Un matin — Hamel se trouvait encore dans la maison —, André apparut après plusieurs jours d'absence, maculé de boue noire et dégageant une forte odeur de sueur. Il ne remarqua pas l'enfant debout entre l'armoire et le battant de la porte-fenêtre. Faisant entendre un grognement saugrenu, il s'élança en direction de Marie qui recula en pinçant les narines et se sauva à travers la pièce. André, les bras tendus, essayait de l'attraper sans cesser de grogner. Il l'agrippa enfin par la manche de sa robe de chambre et, la plaquant d'une main contre le mur, porta l'autre à sa braguette. Marie se mit à hurler en montrant Hamel. André la relâcha et courut vers l'enfant, interdit. Ses poings étaient serrés, mais il ne le toucha pas, car Marie s'était remise à crier. Elle s'était emparée d'une chaise qu'elle brandissait de façon menaçante. André insulta Hamel en français puis en arabe.

— Graine de fellagas! Tu es toujours fourré dans mes couilles! Fous le camp ou je t'enfile à la place de la putain!

Il introduisit sa main dans sa braguette entrouverte. Marie jeta la chaise par terre et commença à sangloter. Hamel se retira en proie à un immense désespoir. Marie le rappela, mais il ne se retourna pas, pour dissimuler ses larmes.

Hamel rencontra Mohamed le dénudé devant le cinéma du marché. Il arborait une casquette militaire que les passants remarquaient, amusés par cette note de provocation, car la police et les soldats français étaient encore présents dans la ville de Tif. Mohamed le dénudé, originaire du village natal de Hamel, était un errant. Il partageait son temps entre la ville de Tif où il travaillait rarement et la campagne environnante où, l'été, il trouvait à s'employer comme moissonneur. Son surnom, il le devait à son enfance marquée par la misère. Il disait que, faute de vêtements, il avait longtemps gardé les chèvres torse nu sous le soleil. Chaque fois qu'il croisait Hamel dans la ville, le jeudi ou le dimanche, il fermait sa main rugueuse sur son poignet et, le tirant vers le café le plus proche, lui disait :

— Allons boire un café ! Ça fait un temps que tu ne m'as rien offert !

Hamel riait, sachant à quoi s'en tenir. Il lui arrivait, en effet, de payer un café non seulement à Mohamed le dénudé, mais à des inconnus que son compagnon conviait

à leur table. Mohamed le dénudé éblouissait Hamel par sa faconde et par la somme d'informations qu'il lui fournissait sur les habitants du village. Il connaissait aussi la famille de Hamel et ne s'embarrassait pas pour parler de ses sœurs en les désignant par leurs prénoms.

Mohamed le dénudé posa avec un geste théâtral sa casquette au milieu de la table et déclara de manière à être entendu par l'ensemble des clients du café :

— Ça, c'est une casquette de maquisard ! Que mon Dieu me coupe la langue si je mens ! C'est un vrai maquisard qui me l'a donnée l'autre jour, là-bas, au douar. Que mon Dieu me coupe la langue si je mens ! Au douar, il y avait une fête. Viens avec moi, enfant du pays, pour voir. Chaque soir, il y a une fête. Les maquisards viennent avec leurs armes. On mange du couscous, on boit du lait, du thé. Et il y a des musiciens, des jeunes filles qui dansent. Les gens viennent de partout pour se réjouir, oublier la guerre. C'est l'Indépendance, mon frère...

Hamel suivit Mohamed le dénudé. Un camion qui allait dans leur direction les déposa au bord de la route, à une vingtaine de kilomètres au sud de la ville. Après une petite marche, ils atteignirent le douar bâti au milieu d'une étendue de blé. Les toitures étaient surmontées de drapeaux vert blanc rouge. Les fillettes qui jouaient autour de la fontaine portaient des foulards rouges et des ceintures vertes. La fête se déroula près d'une mosquée basse couverte de chaume à l'écart du village. Une dizaine de quinquets juchés sur de grosses pierres éclairaient les lieux. Les paysans, méfiants, examinèrent les étrangers, s'enquirent de leurs noms, de leurs sentiments politiques,

avant de leur assigner une place loin des femmes et des jeunes filles du douar. Un groupe de maquisards frais et souriants, en tenue léopard, armés de mitraillettes chinoises étincelantes, fit son apparition, salué par un concert de you you et l'hymne national entonné par les enfants. Un homme à la tête nue, vêtu d'une chemise kaki, agita un bâton et les musiciens, un joueur de flûte et un joueur de tambourin, assis sur des peaux de mouton, firent résonner leurs instruments. Très vite, l'assistance s'échauffa : battements de mains, you you, salves. Cinq fillettes parées aux couleurs nationales entrèrent dans le cercle et commencèrent à danser, applaudies par les uns, harcelées de reproches tendres ou de conseils par les autres. On distribua du thé parfumé aux clous de girofle et la fête s'acheva tard dans la nuit. Après avoir écouté l'hymne national chanté de nouveau par les enfants, les paysans regagnèrent leurs maisons. Les étrangers furent autorisés à dormir dans la mosquée sur les nattes d'alfa. Il y avait parmi eux deux filles à l'air désemparé. Elles se serraient l'une contre l'autre sans parler, sans oser pénétrer dans la mosquée avec les hommes. Sans doute auraient-elles aimé passer la nuit en sécurité auprès d'une famille du douar, mais personne n'avait songé à leur offrir l'hospitalité. L'homme à la tête nue, vêtu d'une chemise kaki, les considéra avec curiosité comme s'il venait seulement de se rendre compte de leur présence, puis déclara d'un ton autoritaire en agitant son bâton :

— Vous passerez la nuit ici. Vous vous mettrez par là, près de la porte, et les hommes de l'autre côté. Nous sommes indépendants. Tout le monde est frères et sœurs.

Et puis, ici, c'est la maison de Dieu. Vous n'avez rien à craindre.

Hamel s'allongea entre le mur et Mohamed le dénudé qui sombra aussitôt dans le sommeil. Il resta éveillé, pensa vaguement au lycée, à ses examens. Il écouta les bruits de la nuit auxquels se mêlait la respiration de ses compagnons. Puis, il perçut, juste de l'autre côté de Mohamed le dénudé, le cliquetis retenu d'une boucle de ceinture, le froissement d'un vêtement, un souffle un peu précipité. Il tendit l'oreille. Du côté des jeunes filles, rien ne bougeait. Près de Mohamed le dénudé, quelqu'un haletait maintenant. Il imagina l'irruption, dans la maison de Dieu, de l'homme à la chemise kaki, une lampe de poche à la main, et sourit dans le noir.

Le lendemain, Mohamed le dénudé alluma une cigarette sur le seuil de la mosquée et entretint Hamel d'un propriétaire terrien, un ancien caïd, qui avait l'habitude de le prendre comme moissonneur.

— Allons voir le caïd. Sa ferme se trouve par là. C'est bientôt la moisson. Et puis, il y a une fille belle comme le soleil que tu vois.

L'adolescent ne pensa pas à son lycée, à ses parents. Le soleil du matin l'éblouissait, l'emplissait d'un sentiment de bien-être inconnu. Il se sentait léger, transparent comme l'air qu'il aspirait à pleins poumons. Il dit :

— Allons voir le caïd ! Il a peut-être aussi du travail pour moi.

De retour à la maison, Hamel trouva Mouma malade. Elle avait tellement pleuré depuis ce jour où l'administration du lycée leur avait appris la fugue de Hamel. Le père, malgré les supplications de Mouma, avait refusé d'entreprendre des recherches. Il avait simplement dit :

— Il reviendra quand sa tête aura fini de tourner. En ce moment, toutes les têtes tournent.

Personne ne chercha à savoir pourquoi et dans quelles conditions la fugue de Hamel avait eu lieu. Et l'adolescent, pour sa part, ne fournit aucune explication. Mouma retrouva des forces. Ses sœurs, heureuses de le revoir, organisèrent une fête. Des parentes et des voisines affluèrent à la maison avec des présents pour partager la joie de la famille. Tout se passait, en fait, comme si Hamel revenait d'un exil lointain.

Hamel se promena dans le village et nota, un serrement au cœur, que la maison de Marie était occupée par des inconnus, une famille de révolutionnaires sans doute. Deux vieilles femmes assises devant le portail devisaient en berbère. Dans le jardin, un groupe d'enfants jouaient

bruyamment avec une escarpolette. Des débris de toiles peintes traînaient çà et là autour d'eux. Marie était fortement présente dans sa conscience. Il la voyait en train de peindre dans un autre jardin, dans un autre atelier envahi de soleil. Elle reviendra. Il la retrouvera. Plus qu'un espoir, c'était une certitude, fondée sur aucun indice, mais lumineuse.

Peu de jours après le retour de Hamel, Mériem, la plus jeune de ses sœurs, fut demandée en mariage par un chef maquisard qui l'avait entr'aperçue au cours de l'une des fêtes organisées au village pour célébrer l'Indépendance. Contre toute attente, elle donna son assentiment. Mouma, réconciliée avec les filles depuis la mort de la tante Aïcha, versa des larmes de bonheur. Jusque-là, les filles, l'une après l'autre, avaient refusé le mariage au grand désespoir de Mouma. Au village, on ne comprenait pas pourquoi les filles du guérisseur s'opposaient avec véhémence au mariage. Les partis qui se présentaient étaient pourtant enviés. Des mauvaises langues laissèrent entendre que c'était Mouma qui avait dû leur jeter, du temps où elle ne les supportait pas, un sort terrible. Quand Malika, l'aînée, avait rabroué son cousin, le père avait haussé les épaules en disant :

— Qui veut se marier, se marie. Qui ne veut pas se marier, ne se marie pas. Dans cette maison, personne ne manquera de rien.

Le cousin ne se découragea pas. Il demanda la main de Dalila, la cadette, supposée plus raisonnable. Dalila adop-

ta la même attitude que sa sœur et Mouma se prit à hurler, les mains plaquées sur ses yeux comme pour se préserver de l'opprobre subitement descendu sur la famille. La tante Aïcha, au contraire, demeura de marbre. Peut-être se rappelait-elle ses quatre répudiations. D'autres partis se présentèrent en vain. La nouvelle se répandit dans le village et à l'entour que les filles de Mahna le guérisseur désiraient rester vierges et personne ne se hasarda plus jamais à frapper à leur porte.

La décision de Mériem ne suscita chez ses sœurs ni dépit ni débordement d'enthousiasme. Hamel, en revanche, était troublé par ce mariage. Il savait combien Mériem était sensible, vulnérable. De toutes ses sœurs, c'était celle qui avait le plus de mal à s'accommoder du mutisme du père, de sa présence formelle. Il l'avait surprise plusieurs fois postée de manière à pouvoir observer le père sans être vue. Avec son frère, bien que proche de lui par l'âge, elle était réservée, timide, mais plus attentive que les autres à ses états d'âme, plus respectueuse de son caractère indépendant.

Hamel ne chercha pas à rencontrer son beau-frère, et quand sa sœur, rayonnante, prit place dans la plus étincelante voiture du cortège, une D.S. bleu ciel barrée de rubans verts, blancs et rouges, son regard dériva pour aller se perdre dans la foule fébrile des accompagnateurs. Le cortège parti, Hamel s'enfonça dans les collines de genêts où il passa la journée en proie à un sentiment confus de vacuité, de mélancolie, d'appréhension.

Cinq ans plus tard, un télégramme expédié de la capitale par le beau-frère apprit à la famille, sans autres détails,



que Mériem se trouvait à l'hôpital grièvement brûlée. La belle famille parla d'un accident: Mériem, le soir du Mouloud, avait renversé, par inadvertance, sur sa robe une bouteille d'alcool, alors qu'elle portait à la main une bougie allumée. Mériem s'enferma dans un silence inquiétant, ne voulant ni confirmer, ni infirmer cette version. Elle suivait un traitement contre la stérilité, et depuis quelque temps, son mari, poussé par ses proches, projetait de se remarier pour s'assurer une descendance. A sa sortie de l'hôpital, elle refusa de porter une perruque et rentra tout de suite au village, voilée, sans ressort.

A la maison, Mériem ne quittait pas sa voilette. Elle ne se plaignait jamais, mais parfois disait à ses sœurs avec un rire rauque :

— Pourquoi n'ai-je pas suivi votre exemple? O ma tête! Où m'as-tu menée?

Mériem fut trouvée un matin, à l'aube, par le père sorti faire ses ablutions, pendue à l'aide de deux foulards rouges à la branche maîtresse du vieux figuier, au fond de la cour. Les deux foulards rouges furent laissés sur la branche, solidement noués par le père. Le soleil, le vent, la pluie et la neige mirent des saisons et des années à les déteindre, à les désintégrer.

Les filles n'avaient pas supporté l'expropriation. Elles ne voulaient à aucun prix qu'on plantât un immeuble dans le jardin familial, un immeuble qui surplomberait de surcroît leur maison, d'où les gens les observeraient — les gens qui le construiraient puis ceux qui viendraient y habiter. Le jardin jouxtant la maison, entouré d'amandiers et d'une haie de ronces infranchissable, était leur espace de liberté. Elles s'y rendaient presque tous les jours. Le vieux jardinier ne les intimidait pas. Elles lui apportaient du café, bavardaient avec lui, l'aidaient. Elles grimpaient dans les grands arbres et à travers le feuillage regardaient, sans être vues, les gens qui passaient sur le chemin, de l'autre côté de la haie. Quand elles descendaient de leur poste d'observation, elles mimaient l'allure des hommes aperçus et le fou rire les prenait. Ce jeu de dérision, elles le prolongeaient dans la maison, affublées de vêtements masculins.

— Nous sommes restées célibataires pour avoir la paix.

Le jour où les responsables de la commune étaient venus mesurer le terrain avant d'envoyer l'excavatrice

saccager la haie, déraciner les arbres, elles étaient sorties, le visage voilé, et avaient couvert d'injures les autorités. Les gens avaient dit :

— Ne les écoutons pas ! Elles sont folles, les pauvres. Cette maison finira par s'éteindre.

Le père et Mouma étaient restés dans la maison. Hamel, rentré en hâte de la capitale, se tenait à l'écart, meurtri. Elles avaient ensuite pleuré toute la journée comme si elles avaient perdu un être cher. Quand le chantier s'était mis en route avec les appels, les cris et les rires des ouvriers, elles s'étaient remises à sangloter, inconsolables.

— Nous étions seules, tranquilles. Pourquoi vient-on nous chercher ?

Alors Hamel avait engagé un maçon qui suréleva l'enceinte de la maison. Puis, il avait pris une pioche et avait retourné lui-même une partie de la cour pour y planter deux rangées de sapins parallèles à la muraille. Elles s'étaient calmées peu à peu et avaient commencé à broder sur les dessus-de-lit, les nappes, les napperons, les draps, les taies d'oreiller, les rideaux, des soleils aux ailes déployées. Le même motif était également apparu sur leurs bras, à côté d'anciens tatouages. Un soir, Hamel les avait entendues émettre de mystérieux chants d'oiseau dans la pièce où elles dormaient. Faisaient-elles le même rêve au même moment ou se livraient-elles à quelque jeu de liberté et de douleur connu des oiseaux au corps de soleil et d'elles seules ?

Les hommes du parti, en jeans et blousons noirs, arrivés par une porte latérale, envahirent la cour de l'université, brandissant des matraques. Ils se jetèrent sur les étudiants présents au meeting avec hargne et jubilation. Les coups pleuvaient à l'aveuglette. Hurlements. Bousculade. Hamel perdit son classeur. Il se baissa pour le ramasser et reçut une série de coups sur le dos. Une dizaine d'étudiants, blessés pour la plupart, furent arrêtés et conduits au siège du parti. On les fit asseoir sur des bancs dans un bureau poussiéreux où traînaient des portraits de chefs d'État socialiste. Un jeune secrétaire nota sur une feuille de papier tous les noms. Ils n'attendirent pas longtemps. Le chef entra dans le bureau, seul, un sourire sur les lèvres, l'air presque serein si ce n'était ce feu continuellement allumé dans ses yeux qui faisait penser à une passion secrète. Il se racla la gorge sans discrétion.

— Qui est Hamel? dit-il, les paupières plissées d'un air facétieux.

Hamel sursauta et bredouilla une réponse. Le chef le considéra un moment.

— Tu es bien originaire du village de la Source rouge ?

Hamel hocha la tête, stupéfait. Au jeune secrétaire, il n'avait donné que son nom et son prénom comme les autres étudiants. Bien sûr, le chef du parti devait être en possession d'une liste complète des étudiants dirigeant la contestation, avec tous les renseignements les concernant. Mais Hamel ne faisait pas partie des meneurs. Il était allé au meeting pour soutenir ses camarades. Voilà tout. Le chef laissa échapper un petit rire.

— Si j'avais pensé à toi, peut-être t'aurais-je reconnu, même sans avoir vu ton nom. Tu es exactement comme je t'ai imaginé.

Ces paroles accrurent la perplexité de Hamel. A l'inverse de beaucoup d'étudiants, il n'avait jamais parlé au chef du parti dont les réunions, animées et pleines de gaieté, l'attiraient. A ces réunions, les étudiants se rendaient en foule, plus pour porter la contradiction au chef, le provoquer et s'amuser de ses réponses surprenantes que pour débattre sérieusement de leurs problèmes. Dans la personne du chef, tout semblait de nature à susciter la dérision : gestes désordonnés, raclements de gorge intempestifs, vigueur de la voix par opposition à la maigreur du corps, manières familières, verdeur des propos, penchant pour la digression. Quelques semaines plus tôt, il avait fait une visite surprise au restaurant universitaire. Il était venu seul, sans déguisement. On disait qu'il adorait porter une barbe et des cheveux postiches pour pouvoir se mêler au peuple, écouter les conversations de café, constater l'insolence des commerçants et des chauffeurs de taxi, apprécier le comportement des forces de l'ordre.

— Je suis venu voir de mes yeux si ce que vous mangez est infect comme vous le prétendez, déclara-t-il, sans préambule, aux étudiants rassemblés autour de lui.

— Voir ne suffit pas, Cheikh. Il faut goûter.

— Je ne ferai pas que goûter, monsieur l'étudiant. Je mangerai avec vous. Je n'ai pas encore déjeuné. Ce matin, j'ai dit : tiens ! Aujourd'hui, c'est dimanche. Les rues sont presque vides. Je vais manger chez les étudiants. Ça leur fera plaisir de me voir.

Les étudiants disposèrent les tables en fer à cheval et le chef du parti prit place entre eux. Le directeur du restaurant, paniqué, voulait improviser un repas digne de son hôte.

— Je mangerai comme les autres. Apporte-moi un plateau. Au fait, que mangerons-nous ?

— Du poulet et des frites, Cheikh.

— Parfait ! C'est bon pour la santé, jeunesse !

La discussion s'engagea aussitôt. Les bourses. Leur montant n'était pas assez élevé.

— Vous gagnez autant que les ouvriers sans rien faire. Vous êtes à la ville, dans des endroits propres, des chambres propres, des restaurants propres. Estimez-vous heureux ! Vos parents ne mangeaient pas à leur faim et portaient des loques. Vous ne foutez rien et vous vous plaignez. Le socialisme est généreux et indulgent.

— Comment nous ne faisons rien, Cheikh ? Nous poursuivons nos études. Les études, c'est quand même du travail !

— Oui, c'est du travail. Mais apparemment ça ne vous épuise pas. Vous n'arrêtez pas de courir dans les rues.

— Nous manquons de livres, Cheikh.

— Que me racontes-tu là? Il y a assez de livres. J'ai visité la bibliothèque de l'université. Avez-vous lu tous les livres qui sont sur les étagères? Étudiez d'abord dans les livres que vous avez. Après, on en commandera d'autres.

— Il n'y a pas de place. Nous sommes très serrés dans les salles et les amphis.

— C'est la faute de la démographie galopante. Dans les écoles coraniques, autrefois, nous étions serrés comme des sardines et assis par terre. Et pourtant nous étions intelligents. Nous apprenions tout. Quand on veut étudier, on ne regarde pas autour de soi. On étudie même dans une écurie.

— Il y a aussi un autre problème, Cheikh. Les cabinets, sauf ton respect, sont impraticables.

— C'est vous qui les salissez. Ce n'est pas moi qui pisse à votre place.

— Mais non! C'est à cause du manque d'eau.

— Ce n'est pas de ma faute. Il n'y a pas assez d'eau dans notre pays. Regardez, dans ma piscine, je n'ai pas d'eau. Je ne me plains pas. Entre nous, je ne sais pas encore nager. Je flotte tout juste.

— Mais les toilettes sont nécessaires, Cheikh.

— C'est un point de vue. Tes ancêtres faisaient dans la nature.

— Vous nous parlez toujours de nos ancêtres. Entre nous, ce n'est pas une référence.

— Bien sûr que c'en est une, ingrat! Tes ancêtres, c'est un trésor de sagesse et une référence de bravoure. Ne l'oublie pas!

— Quant au restaurant, n'en parlons pas!

— Pourquoi? Vous mangez du poulet rôti avec des frites et vous trouvez le moyen de vous plaindre!

— Ce n'est pas toujours comme ça, mais seulement le dimanche.

— Il y a combien de dimanches dans une année?

— Cinquante-deux, Cheikh.

— Eh bien, vous mangez cinquante-deux fois par an du poulet avec des frites. Vos ancêtres jeûnaient. Et si vous en mangez pour un dinar vingt, c'est grâce au socialisme. D'ailleurs, vous mangez mieux que les Chinois. Là-bas, c'est le serpent. Quand j'ai rendu visite à Mao, ils m'ont servi du serpent. C'était délicieux. On aurait dit du poulet. A la fin du repas, j'ai dit: merci camarades. Ce poulet était exquis. « Ce n'est pas du poulet, c'est du serpent, camarade. » Alors, sauf votre respect, j'ai tout vomi. Mais les Chinois, ce sont de vrais hommes, pauvres et fiers. Ils ne se plaignent pas comme vous à longueur de journée. Et maintenant, accordez-moi cinq minutes de répit. Laissez-moi déjeuner.

Ses yeux tombèrent sur un étudiant qui n'arrêtait pas de remuer sur sa chaise. Sans doute désirait-il poser une question, et il ne voyait pas par quel biais l'insérer dans la discussion.

— Arrête de bouger, s'il te plaît! On dirait que tu es sur un fagot de chardons.

— Quelle est votre analyse des rapports de classe? lança de but en blanc l'étudiant.

— Précise ta question, petit. Dans notre pays ou dans le monde? Dans notre pays, je t'annonce tout de suite que



ce concept n'est pas opératoire. Tu dois le savoir. Pourquoi? Parce que, chez nous, il n'y a pas de contradictions de classes. Nous sommes unis comme les doigts de la main.

Il leva sa main droite, les doigts réunis en pyramide.

— Alors que pensez-vous des analyses de Marx, Cheikh?

— C'est un radoteur. Marx, Marx, vous n'avez que ce mot à la bouche. Qu'avons-nous besoin de Marx! Le Coran est là. Et il y a tout dans le Coran. La parole de Dieu ne te satisfait pas? Toutes les sciences anciennes et modernes sont dans le Coran. Tu l'ouvres, tu lis et ton esprit s'illumine.

— Cheikh, pourquoi vous nous envoyez vos hommes avec des bâtons quand nous manifestons?

— Écoutez, vous êtes comme mes enfants. Mais quand vous faites des bêtises, je m'énerve. La dernière fois, vous avez crié dans la rue que j'étais un bourgeois et un fasciste. Il y a des limites.

— Que pensez-vous de la limitation des naissances?

— Je n'y pense jamais, ma fille. Quel est ton prénom?

— Anissa.

— Écoute Anissa. Dieu t'a créée pour procréer. Alors procrée en paix. Notre pays est grand, riche. Nous avons de la place pour cent millions d'habitants.

— Mais où les loger?

— Vous ne me posez que des questions idiotes. Ils logeront où ils voudront. Ne vous faites pas de souci. Lorsque les cent millions seront présents, nous, nous serons en poussière. Ils n'auront qu'à se débrouiller. Et

maintenant, mes enfants, il faut partir. J'ai besoin d'une petite sieste. Pour nous résumer: étudiez bien et ne me forcez pas à vous envoyer mes hommes. La dernière fois, dans la bousculade, l'une de vos camarades a perdu sa perruque. Elle pleurait, la pauvre. A cause de vos bêtises, tout le monde sait à présent qu'elle est chauve.

Hamel n'avait pas posé de questions. Il n'avait pas ri non plus. Il avait observé le visage du chef avec une attention soutenue. Avant de répondre à une question, le chef considérait de son regard fiévreux son interlocuteur pendant quelques secondes. Il n'avait pas l'air d'un inconscient qui proférait des absurdités sans le savoir. Sans se départir de son sérieux, il semblait s'amuser autant que ceux qui l'interrogeaient.

— Vous voulez rire, les enfants! Eh bien, rions!

Par moments, Hamel avait cru voir l'éclat de ses yeux s'obscurcir. Sous le reflux de quelle ombre insaisissable?

Le chef, tantôt bourru, tantôt bon enfant, sermonna les étudiants et les congédia.

— Toi, ne bouge pas. J'ai encore à te parler, dit-il d'une voix neutre à Hamel qui s'était levé en même temps que ses camarades.

Hamel se rassit avec docilité. Peut-être allait-il obtenir une réponse à la question qui n'avait pas cessé de lui tarauder l'esprit pendant que le chef du parti faisait la leçon aux étudiants contestataires.

— Ton père. Il était guérisseur, n'est-ce pas?

Le chef paraissait s'amuser de la stupeur de Hamel.

— Comment je sais cela ? Je sais également que tu avais une voisine, une peintre, que la couleur de tes yeux émerveillait. C'est vrai, il est difficile de se prononcer sur la couleur de tes yeux.

Hamel en était abasourdi. Une tempête de pensées et d'images s'était levée en lui autour de la figure de Marie. Marie recherchée sans répit depuis sa disparition du village au moment de l'Indépendance. Visite des galeries. Consultation des catalogues d'exposition. Lecture des pages culturelles des journaux. Que de fois ne s'était-il pas lancé derrière des silhouettes évocatrices, parfois portant le voile. Marie demeurait introuvable.

— Sacré Hamel ! Tu ressembles à un poisson qui manque d'eau. Viens me voir ce soir dans ma villa des Pins et tu comprendras tout. En attendant, ne meurs pas de stupeur.

Le chef, visiblement ravi de l'effet de ses paroles sur la sensibilité du jeune homme, entrebâilla la porte et héla l'un de ses hommes, en jean et blouson de cuir comme ceux qui avaient agressé, ce matin, les étudiants.

— Conduis-le en voiture chez lui. Et, ce soir, accompagne-le à la villa.

Dans la voiture qui le mena, le soir, le long de la corniche, vers la villa des Pins, Hamel était recroquevillé sur lui-même comme s'il voulait fermer son corps, le pressurer pour évacuer l'angoisse qui le saturait. La voiture pénétra dans une propriété plantée de pins et s'arrêta à l'entrée d'une allée de gravier. Au bout de l'allée, une villa blanche sans étages. Le chef du parti apparut sur le perron, vêtu d'une gandoura jaune, chaussé de mules, un

chapelet aux grains noirs enroulé autour de la main gauche. Il s'approcha de Hamel en souriant, lui entoura les épaules de son bras et, sans rien dire, l'entraîna vers la maison.

Elle était sur la terrasse en train de peindre les derniers rayons du soleil. Il l'avait immédiatement reconnue, malgré son embonpoint et le ruban bleu qui barrait son front. Et elle, elle était restée, un long moment, les lèvres entrouvertes, la main en visière, avant de faire entendre un rire sonore. Le chef aussi riait. La surprise de Marie et de Hamel lui donnait l'air enjoué d'un enfant satisfait de sa malice. En rentrant, il avait tout juste dit à Marie qu'il attendait un hôte, forcément un intime, car les personnalités officielles et mondaines, il les recevait dans la maison où vivaient sa première femme et ses enfants, à l'autre bout de la ville.

Hamel demeura trois jours dans la villa des Pins sans sortir. Marie, pétulante, parlait, gesticulait, peignait, montrait ses tableaux. Hamel buvait ses paroles, la dévorait des yeux comme autrefois au village. Elle le questionna sur ses parents et les gens de la Source rouge, mais ne fit allusion ni à sa fuite, ni à son mari le sergent André. Elle peignait tout le temps, sortait peu, n'exposait jamais. Elle vivait dans la villa des Pins depuis quelques années. Le chef lui rendait visite régulièrement et, depuis six mois, passait presque toutes ses soirées auprès d'elle.

Hamel devint un familier de la villa des Pins. Le chef l'avait adopté. Le jeune homme accueillit sans réticence cette amitié imprévue qui répondait à l'attente de Marie. Marie avait tout de suite perçu la fascination que les deux hommes exerçaient l'un sur l'autre.

Les deux hommes marchent à pas lents dans le parc faiblement éclairé par des ampoules nues perchées au sommet de poteaux de bois. Le gravier mêlé aux aiguilles de pin crisse à peine. Le plus âgé, en gandoura jaune et en mules, un chapelet aux grains noirs à la main gauche, parle. Sa voix est grave et chaude. L'autre, en chemisette, jean et sandales, écoute. Il tient à la main une bouteille de whisky. De temps en temps, son compagnon s'arrête, le touche au bras. Alors il lui tend la bouteille en pensant à son père emmuré depuis des décades dans son cabinet de guérisseur, se saoulant inlassablement de silence.

De la politique, Sid-Ali parle peu. Dans les hommes de pouvoir évoluant autour de lui, il ne voit que des affairistes, des chefs de clan, suffisants. Le peuple ne les aime pas, mais eux ont à cœur ses intérêts, son bonheur. Et plus ils s'occupent du peuple et plus ils s'engraissent. Sid-Ali sait qu'il a de nombreux points communs avec ces hommes. Néanmoins il les méprise pour leur fausseté autant qu'ils le redoutent à cause des dossiers secrets qu'il a patiemment constitués sur leur vie privée, grâce à ses services de police. Si le pouvoir l'intéresse encore, c'est précisément pour jouir de la peur que l'existence de ces dossiers inspire à ses collègues et à bon nombre de puissants. Même la vie privée du guide suprême se trouve consignée dans l'un de ces dossiers mis en lieu sûr. Ils n'osent rien entreprendre contre lui, mais tous attendent sa mort. L'ulcère qui le ronge, plaise à Dieu qu'il s'agisse d'un cancer ! Cela aussi il le sait. Ses hommes ont des

oreilles partout. Il éprouve comme une volupté à passer de l'autre côté du miroir, à mettre le nez dans les pots de chambre derrière les façades blanches. Si ses agents avaient eu des ailes, il les aurait sûrement dépêchés là-haut, au jardin des délices, pour espionner Dieu lui-même au milieu de ses bienheureux ramollis de plaisirs et de ses houris béatement consentantes. Ainsi, à l'heure du grand jugement, il regarderait ses juges avec pitié.

— Pauvres types!

A l'évocation du temps de la résistance, sa voix tremble légèrement. Après avoir travaillé au sein de la police coloniale, il avait rejoint le maquis avec des compagnons de confiance, des armes et des renseignements précieux. Ce qui lui valut les félicitations de l'état-major de la résistance et un avancement fulgurant. Sa sévérité était proverbiale. Il avait prononcé des sentences, ordonné des exécutions. Il ne regrette rien, hormis la mort de ce maquisard accusé d'homosexualité par ses camarades. L'homme ne fut même pas jugé, car, entre héros purs, ils ne voulaient pas débattre d'un cas aussi douteux, aussi dégradant pour la cause. Si au moins il avait trahi ou s'était montré lâche dans le combat. Avec ses lieutenants, il avait assisté à la mise à mort dans une grotte. D'ordinaire, ceux qui allaient mourir hurlaient, pleuraient, suppliaient, se débattaient. Celui-là conserva un calme incompréhensible, regardant les officiers et l'égorgeur assis sur son ventre, le couteau à la main. Il y avait dans ses yeux une commisération infinie. C'est ce regard ouvert sur la blessure du monde que Sid-Ali n'arrive pas à oublier. L'un des officiers, irrité par ce qu'il prenait pour de l'insolence

ou du mépris, avança et cracha à la figure de l'homme. La main armée en fut éclaboussée. Le temps passa. Et un jour, dans un accès purificateur — Sid-Ali en était coutumier —, ceux qui avaient porté l'accusation furent égorgés à leur tour. Leur foi révolutionnaire n'était pas assez ardente.

Il revient avec obsession sur son enfance et son adolescence dans les faubourgs de la capitale, au bord d'une rivière pestilentielle. Il relate certains épisodes de sa vie sexuelle avec une franchise peu commune. Il feuillette en présence de Hamel son propre dossier secret!

Un garçon lui fit des propositions en exhibant un rouleau de lanières élastiques taillées dans une chambre à air. Sid-Ali avait envie des lanières rouges pour fabriquer un tire-boulette. Il posa deux conditions: il ne se dénuderait pas et monterait à son tour sur son camarade. Les deux enfants se cachèrent et tout se déroula comme convenu. Or, le lendemain, l'autre revint, insistant. Il désirait que Sid-Ali le suive de nouveau dans la cachette. Une seule fois, c'est peu payer le gros rouleau de lanières rouges. Sid-Ali regimba et l'autre menaça:

— Si tu ne viens pas, je raconterai tout aux autres.

Sid-Ali s'empourpra et ne songea pas à répliquer:

— Moi aussi je t'ai monté. Je pourrais le dire aux autres.

Il pensa seulement aux moqueries des enfants, au prénom de fille dont ils ne manqueraient pas de l'affubler, à sa honte. Cette fois-ci, il fut contraint de baisser son

pantalon. L'autre le pénétra et ne desserra son étreinte qu'après avoir compté jusqu'à cent. Les jours suivants, il en fut de même. L'absence de réciprocité blessait profondément Sid-Ali. Il aurait aimé lui aussi prouver sa virilité. Une seule fois, par caprice ou par envie, l'autre se montra docile. Sid-Ali eut le droit de compter jusqu'à cinquante.

La soumission sexuelle de Sid-Ali ne satisfaisait pas tout à fait son camarade. Brandissant la menace habituelle, il développa des exigences nouvelles, plus matérielles. Sid-Ali devait donner ses billes, ses noyaux d'abricot, son ballon, ses affaires scolaires, fournir le petit maître chanteur en clous et en planches pour fabriquer une carriole. Un jour, il dissimula un couteau de cuisine sous sa chemise et se rendit auprès de son camarade qui attendait une poignée de sucre en morceaux.

— Voilà le sucre!

Et d'un geste vif, il tira le couteau. La pointe de la lame effleura la main qui se tendait. Une goutte de sang. L'autre blêmit. Et Sid-Ali dit avec une farouche détermination :

— Demande-moi autre chose et je te planterai ce couteau dans le ventre! Je le garderai sur moi!

A cet instant, Sid-Ali se croyait réellement capable de se servir de son couteau. L'autre s'en alla en pleurs, la main fermée sur sa blessure. Sid-Ali comprit que pour être respecté il suffisait d'affirmer sa virilité d'une manière ou d'une autre.

Dès lors, son désir entra dans une longue phase de turbulence. On l'eût dit habité par le démon à le voir agresser ses camarades, tourmenter ses petites voisines,



pousser ses cousines dans les coins d'ombre. Les plaintes se succédèrent auprès de ses parents. Mais ni les coups de ceinture du père, ni les amulettes commandées par la mère aux marabouts ne lui apportèrent la sagesse. A quatorze ans, il coucha avec la femme de son oncle, son aînée de quatre ans. Son plus beau souvenir d'adolescence.

Ils vivaient sous le même toit. L'oncle, le frère du père, marié depuis peu, travaillait en France. La jeune femme était enjôleuse. Chaque fois qu'ils se trouvaient seuls dans la maison, elle s'allongeait sur le lit, lui proposait de jouer à la bague. L'un fermait les yeux pendant que l'autre cachait la bague dans l'une ou l'autre main.

— Ouvre les yeux! Où est la bague? Dans cette main ou dans celle-là?

Si on tombait sur la bonne main, on prenait la bague, et le jeu, sans gage, se poursuivait au milieu des rires et des exclamations.

Un après-midi d'été, Sid-Ali ne trouva la bague ni dans une main, ni dans l'autre. Elle, abandonnée sur le lit, l'observait à travers ses paupières mi-closes, l'air déluré. Lui, assis à ses côtés, était indécis. Elle éclata de rire.

— Alors? Puisque la bague n'est pas dans mes mains, cherche-la donc! Je l'ai forcément cachée quelque part, idiot!

Sid-Ali avait compris ce qu'elle attendait de lui. Son sexe gonfla, se raidit. Il la toucha. Elle ne bougea pas, mais ses cils se mirent à battre. Les doigts palpèrent les hanches, caressèrent le ventre, le nombril, s'insinuèrent sous les aisselles, firent le tour de la poitrine, s'attardèrent sur les aréoles et s'arrêtèrent dans le creux des seins.

— Tricheur! Tu n'as pas bien fermé les yeux! Tu as vu où je l'ai cachée, dit-elle en lui arrachant la bague. Ferme bien les yeux cette fois-ci ou je ne joue plus!

Il obéit sans protester, ferma les yeux, les mains appuyées sur les paupières. Il tremblait, brûlé de désir.

— Maintenant, cherche! Si tu trouves, je t'offrirai quelque chose, peut-être, dit-elle d'une voix altérée.

Ses yeux se posèrent sur les cuisses serrées l'une contre l'autre, bien dessinées sous la mince robe à fleurs. Son cœur cognait avec force. Retenant son impatience, il souleva doucement, la robe et, forçant à peine la pression des cuisses, ouvrit un passage. Ses doigts glissèrent, atteignirent le sexe, écartèrent les lèvres et retirèrent la bague un peu humectée.

Quand, une année plus tard, la femme de l'oncle se retrouva enceinte, on parla dans la famille pour expliquer l'événement — le mari était absent depuis dix-huit mois — de gestation lente. Pour des raisons inhérentes à la volonté divine, le fœtus, naturellement issu de la semence du père légitime, avait connu un développement ralenti. Il s'était en somme endormi et voilà qu'il se réveillait pour venir au monde. Bien des femmes avaient fait cette expérience. Une lettre rédigée par Sid-Ali sous la dictée du père apprit l'heureuse nouvelle au travailleur émigré. Sid-Ali reçut son premier costume de velours à la naissance de l'enfant. Un cadeau de l'oncle affectueux.

La maladie du chef du parti prit soudainement une tournure inquiétante. Hospitalisation, appel à d'éminents

spécialistes étrangers, achat précipité de matériel ultra-perfectionné de survie. Le mal était irréversible. Sid-Ali rendit l'âme un vendredi, jour saint. A midi, dans les mosquées pleines à craquer, les imams évoquèrent sa mémoire marquée par l'intégrité et le sacrifice. Deuil national. Funérailles grandioses. Un nouveau chef du parti fut bientôt désigné et deux mois plus tard, par une alchimie prévisible, le pays entier crachait sur la mémoire de Sid-Ali, responsable, par ses conseils et ses directives, des malheurs du peuple.

La famille de Sid-Ali essaya de faire pression sur Marie afin de récupérer la villa des Pins. Bien qu'elle fût propriétaire attitrée — une délicatesse du défunt —, Marie accepta l'appartement qu'on lui offrait en échange dans la ville. Hamel venait la voir. Elle était lasse et ne peignait plus. Un jour qu'elle regardait la rue de son balcon, Hamel à ses côtés, elle dit d'une voix sans timbre :

— Qu'ont-ils les gens à rapetisser de la sorte ? On dirait des nains. Vois comme ils sont devenus petits.

Hamel sentit un frisson lui traverser le dos. Certains tableaux de Marie revinrent instantanément à son esprit, fourmillants de personnages lilliputiens. Il lui avait demandé la signification de ces êtres minuscules, ricaneurs pour la plupart.

— Ce sont mes démons, avait-elle répondu, simulant la distraction. Pour le moment, je les tiens. Ils sont sages. Le jour où ils crèveront mes toiles, Dieu me protège !

Elle rentra dans la cuisine, s'assit sur une chaise et commença à pleurer. Hamel lui prépara un café. Elle le

but, puis lui dicta une lettre à un ami psychiatre, lié à Sid-Ali depuis le maquis et retiré dès les premières années de l'Indépendance dans un asile des Hauts-Plateaux qu'il dirigeait.

L'été. Nuit de désordre. Nuit de mort. Un vent de folie avait soufflé sur la ville, monté de la liesse qui emplissait les rues et les places publiques au son des orchestres. C'était le premier festival de musique moderne. Des groupes de jeunes serrés dans des jeans délavés, soûlés de décibels et de paroles de désir, couraient sous les arcades, hilares, hurleurs, bousculant avec désinvolture les passants et chahutant qui se hasardait à leur faire des remarques. Ilsisolaient de la foule les filles en formant un cercle autour d'elles. Avec la même audace, ils s'en prenaient à des femmes accompagnées. Les agents de police ne voyaient rien, n'entendaient rien, abrutis par le vacarme ou se tenant délibérément à l'écart pour ne pas être malmenés à leur tour.

C'est à l'aube que le poète avait été découvert sur la plage, étendu sur le ventre, nu, le dos lardé de coups de couteau. Les journaux du soir parlèrent de crime crapuleux et le surlendemain, des amis du poète, dont Hamel, furent arrêtés par la police.

Hamel avait rencontré le poète — il le connaissait déjà

de nom — dans un petit village du littoral. Il accompagnait, avec caméra et magnétophone, un groupe d'étudiants venus expliquer aux paysans, dans le cadre du volontariat, la réforme agraire que le gouvernement tentait de mettre en œuvre. Hamel faisait partie d'un autre groupe. Le poète, râblé, les tempes dégarnies, l'œil pétillant de malice, était d'une jovialité communicative. Il abordait tout le monde, envoyait des bourrades, échangeait des œillades, se lançait avec fougue dans des discussions politiques, culturelles, philosophiques.

— Tu vas me servir d'ingénieur du son, dit-il à Hamel, sans préambule, en lui tendant le magnétophone.

— Je ne connais rien à ces appareils.

— Je t'apprends sur-le-champ. Tu crois que j'y connaissais quelque chose quand j'ai commencé à faire des films?

Et manipulant avec fébrilité le magnétophone qui se mit à siffler il fournit d'une traite les explications. Hamel secoua la tête.

— Tu n'as pas l'esprit technique. Je le vois à tes yeux. Tu dois être un poète comme moi. Viens! Tu vas me servir de traducteur. Je veux m'entretenir avec ce paysan, là-bas.

Et abandonnant sur place l'appareil d'enregistrement, la main posée sur l'épaule de Hamel, il se dirigea vers un vieux paysan en train de discuter, sous un arbre, avec deux étudiants.

— De quoi parlent-ils? souffla-t-il à Hamel lorsqu'ils furent à proximité du petit groupe.

— De la distribution des terres. Le paysan n'a pas l'air d'apprécier la mesure.

Le poète s'inclina et appliqua ses lèvres sur la tête enturbannée. Le paysan n'en revint pas, car jusqu'à présent aucun étudiant ne lui avait témoigné autant d'égards.

— C'est votre maître?

— C'est un poète et il fait aussi des films pour montrer la vie des gens.

Le poète s'accroupit en face du paysan, lui prit la main et commença à parler. Hamel traduisait en arabe.

— Pourquoi ne parle-t-il pas en arabe? dit le paysan avec timidité. C'est un fils d'émigré, né en France?

— Mais non! oncle. Il est né ici, répondit un étudiant. Ses parents étaient français.

Le paysan était encore plus étonné.

— C'est un Français, et il s'intéresse à notre pays?

— Oui. Il a choisi de vivre avec nous, ici.

— Que Dieu le bénisse! Il a l'air si poli et si gentil. Et ce qu'il dit, je le comprends.

Le ton du poète était chaleureux et ses propos limpides. Le paysan balançait la tête.

— Regarde cette école, là-bas, toute neuve, toute blanche. Eh bien! C'est le gouvernement qui l'a bâtie pour vos enfants. Avant, il n'y avait pas d'école. Et la route qu'on est en train de creuser de l'autre côté, c'est aussi pour vous. Après, vous aurez l'électricité, un dispensaire...

— Oui, dit le paysan, un peu ébranlé dans ses certitudes. C'est vrai. Le gouvernement fait des choses pour nous. Mais la terre, mon fils, c'est différent. Ils prennent la terre aux uns pour la donner aux autres. Nous n'avons

pas de terre, mais nous sommes honnêtes, mon fils. Ce que Dieu nous donne nous satisfait. C'est péché de déposséder les uns au profit des autres. Je préfère rester pauvre et ne pas mettre la main sur le bien d'autrui.

— Je suis sûr, grand-père, qu'autrefois, cette terre était la tienne, celle de tes ancêtres, et que les autres avaient fini par vous l'acheter pour rien. Vous l'avez vendue pour payer vos dettes.

Le paysan sourit au-dedans de lui-même et, touchant l'épaule du poète, dit, comme à travers un murmure :

— C'est vrai, mais c'était autrefois, autrefois.

Puis le poète se leva et commença à réciter des poèmes où il était question de partage, de désir, de bonté, de soleil et de mer. Hamel traduisait toujours. Les yeux du paysan s'embruèrent. Le paysan se mit debout, appuyé sur sa canne, et embrassa le poète.

— Tu as une bouche d'or. Que Dieu te protège !

En ville, Hamel revit souvent le poète. Il assistait aux débats et récitals de poésie qu'il organisait de temps en temps à l'université ou dans une salle de spectacle. L'été, il le retrouvait avec des amis au bord de mer où, parfois, ils passaient la nuit à discuter de poésie et de politique autour d'un feu de varech. Quand la discussion s'enflammait, penchait vers la dispute, le poète proposait de danser sur le sable en silence. Au matin, il allait chercher des beignets chauds au bourg voisin. Ils les mangeaient et se jetaient dans la mer, nus. Le silence de Hamel intriguait le poète.

— Puisque tu ne veux pas parler, écris ! Écris, sinon un jour ta cervelle partira en morceaux ! Tu es de ceux qui



regardent tout, écoutent tout. Tu aimes saigner en silence.

Hamel avait commencé à écrire après la mort du poète. Il était retourné au village et ses sœurs, dénombant avec effarement sur son visage et ses bras les traces de l'interrogatoire, s'étaient mises à maudire les autorités et le guide suprême. Hamel s'assit sous le vieux figuier, au fond de la cour. Sur la branche maîtresse, il ne subsistait rien des foulards qui avaient étranglé Mériem, une nuit d'été. Il prit une feuille et traça en lettres capitales ces mots : *le livre des yeux et de la mémoire*. Il avait écrit sans interruption tout l'après-midi. Ses sœurs et Mouma s'étaient approchées pour le regarder sans poser de questions. Les mots, les phrases, les images semblaient trouver d'eux-mêmes leur place sur le papier. Ils étaient entreposés dans sa mémoire depuis toujours, ciselés, ordonnés, chevillés. Et voilà qu'ils se mettaient à couler d'un jet continu comme autrefois les sourates qu'il récitait d'une traite devant le maître. Il ne réalisa pas tout de suite que ce qu'il énonçait avait tendance à basculer dans un passé définitif aligné sur le temps de la légende et du conte. Il avait l'impression de rapporter les gestes, les pensées, les sentiments d'un autre, étranger à sa personne, bien que pourvu de son prénom, de son identité. Un autre lui-même, son double disparu depuis un temps infini, depuis toujours.

### III

*L'asile de pierre*



Hamel ferme le manuscrit. Il le glisse à l'intérieur de la pochette de cuir qu'il replace dans le cabas. Sur l'asile règne un silence absolu. Hamel s'allonge complètement dans le lit, se retourne sur le ventre et s'endort.

Hamel sait que dans la nuit du Destin bien des miracles peuvent s'accomplir. Il suffit d'attendre minuit en surveillant le ciel, la prière dans la poitrine. Hamel ne dort pas cette nuit-là. Il se poste sur la corniche de la fenêtre, les yeux rivés aux étoiles en récitant tout bas sa prière. Il a peur de l'oublier tout à l'heure sous l'effet de la surprise. Hamel attend. Il ne sent plus son corps dissous dans son unique désir. Il est au bord de l'anéantissement, de la dispersion quand le ciel devient une étendue verte, se fissure et s'ouvre, livrant passage à un cortège de lumière.

— O Dieu! O les anges du paradis! O peuple des bienheureux! Faites que Bourak descende du mur pour me conduire à la prairie bleue!

Hamel saute de son perchoir, se précipite vers le cadre

jauni fixé au mur, un peu plus haut que sa tête. Le cheval ailé a remué. L'enfant tend les bras. Son cœur est sur le point de se rompre. Bourak tourne la tête. Il sourit. Ses yeux sont illuminés de bonté. Il parle et Hamel entend ses paroles.

— Tu veux que je t'emporte à la prairie bleue? Le chemin est long, mon enfant. Il y a sept mers et sept montagnes à franchir. Va me chercher quatorze crêpes. Cet après-midi, une odeur délicieuse est venue me chatouiller les narines. Alors, sans attirer l'attention sur moi, je suis allé jeter un œil dans la cuisine. Et j'ai vu tes sœurs préparer les crêpes. Sous mes yeux, elles les avaient trempées dans le miel sauvage. Ah! Les bonnes crêpes! Va me chercher quatorze crêpes. Après chaque mer traversée, après chaque montagne survolée, tu me mettras, mon petit, une crêpe dans la bouche. J'aurai ainsi de la vigueur et je t'emmènerai à la prairie bleue, le désir de ton cœur.

L'enfant court jusqu'à la cuisine, soulève le couscoussier posé sur une table basse. Les crêpes sont encore là. Il les compte. Il en reste exactement quatorze. Il saisit le plat, le serre contre sa poitrine et revient haletant. Le cheval ailé attend au milieu de la pièce aussi grand qu'un vrai cheval, avec une tête de femme d'une beauté éblouissante et des ailes colorées comme un arc-en-ciel.

— Monte sur mon dos puisque tu as les crêpes.

Bourak fléchit les genoux. Hamel se hisse sur son échine. Bourak se redresse, s'approche de la fenêtre et s'élanche dans l'espace, les ailes déployées. Il prend progressivement de l'altitude. Un appel plein de chagrin parvient jusqu'aux oreilles de Hamel. L'enfant se penche

et reconnaît le vieux Slimane, le gardien de l'asile où Marie est morte. Il est aussi petit que lui. La chèvre, debout à ses côtés, lui arrive aux épaules. Tous les deux pleurent.

— Je pars à la prairie bleue pour retrouver Mariel ! leur lance Hamel avant de disparaître très haut dans le ciel.

La chèvre s'ébroue et laisse échapper un faible bêlement. Slimane reste immobile sous le burnous de laine. La chèvre bêle à nouveau.

— Tout doux, ma fille. Tout doux. Je me lève. C'est vrai, c'est l'heure de la prière. Regarde les étoiles, elles ont toutes disparu.

Il s'adosse au mur et tend l'oreille. Rien ne bouge de l'autre côté de la fenêtre, dans la loge.

— Je l'ai bien entendu sortir cette nuit, mais je ne l'ai pas entendu revenir.

Il se lève, plie le burnous, enroule la natte et entre dans la loge. Le lit métallique, près de la fenêtre, est vide. Le cabas noir de Hamel est posé dans un coin, ouvert. Il saisit le broc d'eau et va faire ses ablutions. Après la prière, il prépare le café, l'air pensif. Il pose deux tasses sur le banc et sort. Il fait le tour de l'asile, avance jusqu'au sycomore et scrute longuement la route goudronnée. Il revient, jette un coup d'œil à l'intérieur de la loge avant de traverser la cour à grands pas en direction du pavillon des femmes. L'infirmier de garde, allongé sur un lit de camp au pied de l'escalier, ouvre les yeux en grognant.

— Personne n'est monté à l'étage ?

— A moins de marcher sur mon ventre.

Slimane enjambe le lit et gravit les marches sous le regard interrogateur de l'infirmier. Au bout d'un moment, il redescend, perdu dans ses pensées. Il gagne sa loge, se sert une tasse de café, roule une cigarette, l'esprit en ébullition. Il se sert une seconde tasse de café, puis se redresse précipitamment et sort de l'asile presque en courant. Il se dirige vers le ravin de genévriers. Il le franchit et arrive au cimetière envahi par les ajoncs et l'armoise.

Sous l'azerolier solitaire, à proximité de la tombe de Marie, Hamel est couché sur le flanc gauche, recroquevillé sur lui-même. Le vieil homme a déjà tout compris. Il s'approche lentement du corps inerte, titubant. Un petit oiseau aux couleurs indistinctes jaillit de la poitrine de Hamel par l'échancrure de la chemise et va se poser sur une branche. Il fixe intensément l'homme qui avance, puis s'envole à la verticale dans un mouvement vertigineux et se perd dans la lumière hésitante de l'aube.

Slimane s'accroupit. Les yeux de Hamel, grands ouverts, ressemblent à deux miroirs d'eau. Deux minuscules gouttes de sang recouvrent les pupilles.

*Paris, septembre 1987 — juillet 1988.*

I. <i>L'asile de pierre</i>	11
II. <i>Le livre des yeux et de la mémoire</i>	25
III. <i>L'asile de pierre</i>	147





*Composition Eurocomposition, Paris.  
Impression Normandie-Impression S.A.  
à Alençon, le 11 septembre 1989.  
Dépôt légal : septembre 1989.  
Numéro d'imprimeur : 891758.*

*ISBN 2-07-071593-0/Imprimé en France.*



RABAH BELAMRI

**L'asile de pierre**

A travers l'étrange regard de Hamel, un jeune Algérien né dans un village de l'Atlas, nous suivons le récit extatique et syncopé d'une destinée.

D'abord il y a les mille trésors, tendres ou cruels, liés à la famille — le père Mahna, guérisseur, qui a eu trois femmes, la première stérile, intraitable, la deuxième qui lui a donné cinq filles et la troisième, une Noire, la mère de Hamel ; la tante Aïcha, gardienne de la mémoire.

Et puis il y a Marie, une voisine européenne, peintre. Au moment de l'Indépendance, elle refuse de suivre son mari en France et disparaît. Hamel la retrouve à Alger dans l'intimité d'un responsable politique, et plus tard, folle, enfermée dans un asile.

Être de silence et de douleur, Hamel écrit *Le livre des yeux et de la mémoire*, un roman dans le roman, où, comme dans le rêve, les séquences s'enchaînent et se télescopent.

Le roman de Rabah Belamri est fait d'enchante-ments, d'antiques légendes, de beauté et d'amour immense. Les hommes y apparaissent dans leur simplicité essentielle.

*Rabah Belamri est né en 1946 à Bougaâ (Algérie). Auteur de plusieurs ouvrages (récits, poèmes, contes...), il a publié en 1987 un roman, Regard blessé, qui a obtenu le prix France-Culture.*



9 782070 715930



89-IX

A71593

ISBN 2-07-071593-0

75 FF tc